

C a r n e t s 109

Janvier - Mars 2018

Directeur de publication: *Charles Nawawi*

Secrétaire de rédaction : *Anna Arrivabene*

Rédaction : *Gérard Bailhache*
Barbara-Ann Lapeyre

Composition : *Guilhem Bleirad*
Lola Martel

Page de couverture : *Catherine Schapira*

SOMMAIRE

Carnets, n° 109, janvier-février 2018

Éditorial	5
<i>Autour du livre « L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste. Une affaire de pensées », le 1er juillet 2017 à Paris</i>	
Ouverture, <i>Charles Nawawi</i>	9
L'étoilement des pensées, <i>Marie-Jeanne Sala</i>	11
L'ange, l'image et la positivité de la négation, <i>Jacques Le Brun</i>	
Raison et poésie : Hölderlin, <i>Hubert de Novion</i>	33
Murmure de la pensée et murmure de la langue, <i>Ghislaine Capogna-Bardet</i>	41
« Penser en RSI », <i>Guy Lères</i>	51
« Communication sans titre », <i>Daniel Bartoli</i>	57
<i>Autour du livre « L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste. Une affaire de pensées », le 23 septembre 2017 à Aix-en-Provence</i>	
La jouissance maternelle, <i>Jacqueline Mathieu</i>	67
<i>Verleugnung(s ?)</i> en psychanalyse, <i>Nathalie Michon</i>	
La pomme, la truite, le cochon de lait et la sirène, <i>Gérard Bailhache</i>	81
Penser son sexe, l'expérience d'Antonin Artaud, <i>Michel Puech</i>	87
Penser la consistance d'un discours en question, <i>Cédric Pradelles de Latour</i>	95
Sous la forme d'une conversation avec Solal Rabinovitch, commentaire du dialogue psychotique, <i>Daniel Bartoli</i>	99
L'invention du mental, <i>Nils Gascuel</i>	103
Écho ..., <i>Solal Rabinovitch</i>	107
Mots trouvés, <i>Michelle Grangaud, André du Bouchet</i>	109
Erratum	110
Note aux auteurs	111

Éditorial

- A quoi pensez-vous ? As-tu pensé au pain ? Pensez-vous vraiment ce que vous dites ? Je n'y avais jamais pensé. Je pensais à elle lorsqu'elle m'a appelé.
- « Qu'est-ce que penser ? » nous dit le philosophe, et après l'avoir lu nous ne savons pas.
- Le cerveau produit-il la pensée ou de la pensée ?

De toutes parts, chacun s'occupe de la pensée, mais savons-nous comment elle nous arrive, comment elle nous advient ?

Une affaire de pensées : le sous-titre de *L'ange...* nous indique le chemin et les difficultés. La psychanalyse comme pratique et expérience est un lieu original de la pensée et de pensées. Analysant et analyste cogitent, chacun, dans cet espace qui leur est propre mais ils ne pensent pas la même chose car leurs dires ne sont pas réciproques. L'un donne à l'autre de penser, et celui qui pense n'est pas celui qu'on croit. Ils pensent ensemble et séparément, mais tout autrement.

Lectrices et lecteurs se sont mis dans les traces de ce livre à l'écriture si singulière, si poétique que son mouvement nous entraîne là où ne savions pas que nous n'étions jamais allés. Oui, l'ouvrage déconcerte, surprend, mais son mouvement emporte vers son terme. Les différentes étapes se succèdent et les lectures ici proposées ont d'abord été des rencontres qui ont provoqué le travail des uns et des autres.

L'ensemble des contributions ici recueillies n'épuise en rien le livre : chacune fait entendre une voix qui s'est laissée interroger par une question, une aporie et chaque voix propose à la fois une écoute et un regard, laissant à chaque lecteur à venir le soin d'avancer pas à pas pour découvrir.

Un don de pensées est là, dans toutes ces pages du livre. Il reste à l'accueillir et à le laisser nous conduire, de sa main ferme et douce, où nous ne pensons pas encore.

L'équipe des Carnets

Autour du livre
*« L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste.
Une affaire de pensées »*,
le 1er juillet 2017, à Paris

Ouverture

En reprenant votre livre Solal, pour ces quelques mots d'ouverture de cette journée qui lui est consacrée, j'ai beaucoup pensé à un autre que j'ai lu, sur le conseil de Marie-Jeanne Sala, l'hiver dernier et que j'ai "dévoré". Il s'agit de *Le pays qu'habitait Albert Einstein*¹ d'Étienne Klein. Malgré les déboires de plagiat dont il est accusé, c'est un livre passionnant à lire et, je peux vous dire, malgré les nombreuses côtes qu'il lui a fallu grimper, qu'il a été pour moi, beaucoup moins ardu que le vôtre. Étienne Klein est parti sur les traces du plus grand physicien depuis Newton, parcourant à vélo toutes les villes européennes dans lesquelles Einstein a vécu : Aarau, Zürich, Berne, Prague, Bruxelles, Anvers et enfin Le Coq-sur-Mer en Belgique d'où il quitta l'Europe en 1933 pour les États-Unis, définitivement, après la prise du pouvoir de Hitler en Allemagne. Et ce n'est pas très étonnant de faire ce rapprochement puisque *Le pays qu'habitait Albert Einstein*, nous dit Etienne Klein, c'était l'imagination. Pas l'imagination du poète ou du romancier, mais celle du physicien sondant la nature à travers des expériences de pensée. « C'est peut-être ce que j'admire le plus chez lui, confie Etienne Klein. Cette capacité qu'il avait à se poser des questions toutes simples, des questions d'enfant, et à leur trouver des réponses élaborées avec toute la rigueur d'un cerveau d'adulte² », comme par exemple « qu'est-ce que penser ? ».

Mais si votre livre m'y a fait penser c'est, bien sûr, aussi à cause du voyage que vous faites faire au lecteur dans les œuvres de Swedenborg, de Kant, de Schreber, de Leibniz, de Descartes, de Levinas, d'Elias Canetti, de Michel Serres, de René Char, etc... J'en laisse beaucoup d'autres en chemin mais pas au point d'omettre Sigmund Freud et Jacques Lacan. Ce fut un long et parfois difficile voyage qui a nécessité, pour le lecteur que je fus, un vrai travail de recherches, de documentations, de références, je pourrais le dire à chaque page, quand ce ne fut pas, parfois, à chaque paragraphe. Dommage que vous n'ayez pas rajouté quelques pages de

¹ E. Klein, *Le pays qu'habitait Albert Einstein*, Actes Sud, 2016.

² E. Klein, à propos de *Le pays qu'habitait Albert Einstein*, interview parue dans les Échos du 4 novembre 2016.

bibliographie complète des auteurs et des volumes cités !!! Nous aurions pu reprendre à notre compte la remarque que Heuyer adressa à Lacan, que celui-ci considérait comme son maître, lui écrivant à propos de la bibliographie de sa thèse : « Si vous avez lu tout cela, je vous plains », et Lacan de lui répondre : « J'en avais tout lu, en effet³ ». Vous avez, probablement, tout lu et à lire la manière dont vous avez architecturé vos lectures et votre pensée pour en faire votre livre, il n'y a pas lieu de vous plaindre ni de nous plaindre. Vous avez tout lu et le plaisir que vous avez pris dans cette lecture se lit à chaque page.

Ainsi donc « il n'y a pas de limite franche entre pensée normale et pensée folle⁴ », et même plus : « la pensée folle peut éclairer la pensée normale⁵ », cette « intimité » entre les deux permet de penser la folie et la folie de la pensée. En mathématiques ce sont les nombres *irrationnels*, ces nombres “fous”, qui ont permis à Cantor la construction rigoureuse d'autres nombres tout aussi fous, les nombres transfinis, qui sont, grâce à lui, devenus des nombres ; tout simplement.

Sont donc convoqués, l'ange, le fou, le savant et le psychanalyste, vous auriez pu y ajouter l'artiste-peintre, sculpteur ou musicien - la pensée est ce qui les relie en un même nœud.

Il m'a fallu du temps, des heures de discussions avec l'équipe des lecteurs, mais aussi avec vous, pour me rendre compte que votre livre traite autant de la pensée que de “l'apensée” – avec un seul “p” et avec un “a” privatif -, pas au sens que Lacan donne à ce néologisme comme appui de la pensée sur un signifiant de l'autre ; ce serait plutôt quelque chose du côté de “l'impensable” soit ce qui a pour nom dans nos repères lacaniens : le Réel ; encore que celui-ci se doit d'être pensé. Ce n'est donc pas étonnant que nous ayons embrayé sur cette question du Réel dès les dernières corrections des épreuves de votre livre. Et je pense qu'il y en a encore pour quelques temps.

³ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 536 note n°3.

⁴ S. Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste – une affaire de pensées*, érés, p. 13.

⁵ Idem.

L'étoilement des pensées

Une vision est venue me tenir compagnie durant ma lecture d'*Une affaire de pensées*, celle du peintre Simon Hantaï⁶ réalisant en la dépliant une de ses toiles. Une vision donc, une image mentale, une vue de l'esprit ou bien une petite part hallucinatoire ? A moins que ce ne fût une intuition, juste avant de devenir pensée, une pensée en images ou bien alors une pensée incidente.

A chacun ses représentations auxiliaires, la peinture d'Hantaï est venue m'aider à penser les pensées...du livre. Le livre et ses pensées écrites se sont alors dépliées, rendant visible ce que les plis recelaient d'invisible l'instant d'avant. Peut-être les pensées se déplient-elles ainsi, passant de l'invisible au visible, de l'inconscient au préconscient, de l'impensé caché et retenu dans les plis au surgissement du pensable dans le déplié, juste avant d'être énoncées - ou pas - au dehors, dans le flot du langage ?

A partir de 1960, Simon Hantaï poursuit sa peinture en interrogeant, vingt-cinq ans durant, « le pli comme acte et comme objet de sa peinture⁷ ». « Le pliage, ce que la peinture me veut⁸ » dit Hantaï, il l'expérimente dans une technique de peinture originale, pas sans lien, se souvient-t-il, avec le soin qu'on apportait dans son village natal de Hongrie, à repasser, une fois pliés, les tabliers maternels. Avec « le pliage comme méthode », la toile libre, sans châssis, est d'abord plissée, pliée, parfois nouée de façon régulière sur son envers à l'aide de ficelles formant des poches, puis repliée et aplatie au rouleau ; la surface restante est alors entièrement recouverte de peinture, bord à bord. Dans le film de Jean-Michel Meurice, *Les silences rétiniens*, on peut voir Hantaï se glisser sous la toile pour la déplier, son corps y disparaissant entièrement, on devine les bras étirant un morceau de toile, les pieds en coinçant un autre ; les ficelles

⁶ Simon Hantaï, né en 1922 en Hongrie est mort en 2008 à Paris, après avoir parcouru les multiples chemins artistiques du XXème siècle. (ndlr)

⁷ Georges Didi-Huberman, *L'étoilement, conversation avec Hantaï*, Les éditions de Minuit, 1998, p. 38.

⁸ *Ibid.*, p. 40.

qui retenaient les nœuds craquent, les plis se distendent et s'ouvrent ; apparaît alors, au milieu de la couleur, le blanc laissé par le creux des plis, non-peint, de n'avoir pas reçu la couleur. C'est seulement à ce moment-là qu'Hantaï découvre le tableau achevé.

Dès que le peintre plie, il ne voit plus ce qui se passe dans le pli. C'est précisément ce qui intéresse Hantaï, s'enlever toute possibilité de savoir à l'avance ce qu'il va peindre. Il vient à Hantaï la formule qu'« un peintre devrait se crever les yeux⁹» ; l'aveuglement ou encore peindre sans voir est devenu une condition pour réaliser ses tableaux, l'éprouvé de la main qui peint prenant le relais, « il y a une sorte de vue à l'œil fermé, avec la main, on essaye de voir ; on étale la couleur mais c'est un étalement corporel¹⁰ » dit Simon Hantaï.

Peut-on suivre les pensées à la trace, de cette trace même d'où elles viennent, dans les rainures blanches laissées par les pliages ? Car assurément, « nous suivons la pensée à la trace, et à rien d'autre, parce que la trace a toujours causé la pensée¹¹ » nous dit Lacan. C'est l'idée freudienne des pensées qui adviennent par frayage, un frayage qui laisse derrière lui des traces utilisables pour d'autres passages, et qui sont traces d'excitations - car une quantité d'énergie est nécessaire aux pensées pour frayer, qu'elle s'appelle investissement pour Freud ou affect pour Lacan - traces mnésiques d'anciennes perceptions correspondant à des restes de mots entendus ou de choses vues. Une pensée vient donc d'une trace qui toujours la suscite - celle du signifiant¹² pour Lacan - et d'un trou où elle naît, celui du refoulement originaire. La psychanalyse inventée par Freud et promue par Lacan est bien cette « méthode à détecter une trace de pensée, là où la pensée elle-même la masque de s'y reconnaître autrement... autrement que la trace ne la désigne¹³ ».

Plis et pensées ont donc affaire avec la trace : le pli fait trace qu'il laisse derrière lui et la trace engendre une pensée qui à son tour la cause. Si pour Hantaï, peindre, c'est plier, pour Deleuze lecteur de Foucault, penser, c'est plier, « c'est doubler le dehors d'un dedans qui lui est coextensif¹⁴ ».

⁹ Film de Jean-Michel Meurice, *Des formes et des couleurs*, 1974.

¹⁰ Film de Jean-Michel Meurice, *Les silences rétiniens*, bibliothèque Kandinsky, Centre Pompidou, 1977.

¹¹ J. Lacan, Séminaire, *La logique du fantasme*, séance du 15 février 1967, inédit.

¹² *Id.*

¹³ *Id.*

¹⁴ Gilles Deleuze, *Foucault*, Paris, Les éditions de Minuit, Collection « Critique », 1986, p. 126.

Et pour Lacan aussi bien, penser se situe dans les plis, les fronces, celles des peauciers du front et particulièrement lorsqu'elles ressemblent à celles du hérisson¹⁵.

Imaginer suivre les pensées dans les traces laissées par les plis qui les fomentent, peut entraîner un moment de vertige qui fait se demander où se logent les pensées, au-dedans, dans la pliure où nait la trace, ou bien au-dehors, dans les traces du déplié ? Et ce frayage des pensées, s'opère-t-il depuis la surface de l'appareil psychique où arrivent les perceptions ou bien à l'inverse, de l'intérieur vers la périphérie ?

« Avec toutes les pensées je suis sorti hors du monde ¹⁶ » écrit Paul Celan. « C'est au-dehors que se situent, dès le départ, toutes les pensées ¹⁷ » de l'enfant que va lire, en interprétant ses besoins vitaux, l'Autre maternel, traduction que propose ici Solal Rabinovitch du *Nebenmensch*.

« Avec toutes les pensées je suis sorti hors du monde : tu étais là, toi, ma silencieuse, mon ouverte, et - tu nous reçus.

Qui dit que tout est mort pour nous quand notre œil s'éteignit ? Tout s'éveilla, tout commença. »

Ici, il nous faut prendre en compte les processus sensoriels. Autrement dit la conscience qui est pour Freud cet organe sensoriel muni de deux surfaces, l'une tournée vers l'extérieur – c'est le percevoir - l'autre vers les processus de pensée internes¹⁸ qui, grâce aux restes de représentations de mots, ont pu se connecter au préconscient et vont frayer le passage vers les perceptions. Le savoir paraît alors issu de la perception externe. À l'occasion d'un surinvestissement du penser, les pensées sont perçues comme venant du dehors « et de ce fait tenues pour vraies ¹⁹ » nous dit Freud dans le *Moi et le Ça*. Dit autrement par Lacan, « la conscience est la surface par où la perception de ce quelque chose qui est au cœur du sujet reçoit, si l'on peut dire, du dehors ses propres pensées, son propre discours.²⁰ »

¹⁵ J. Lacan, *La troisième*, intervention à Rome le 1^{er} novembre 1974.

¹⁶ Paul Celan, *La rose de personne*, Paris, Points, 2007, p. 188.

¹⁷ Solal Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le poète – Une affaire de pensées, éres*, 2017, p. 235.

¹⁸ S. Freud, *L'interprétation du rêve*, OC T IV, PUF, 2004, p. 629.

¹⁹ S. Freud, « Le Moi et le Ça », *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1981, pp. 264-265.

²⁰ J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, séance du 10 janvier 1962. Rappelons que pour Lacan l'inconscient se situe entre perception et conscience, « comme entre cuir

Qu'est-ce qui peut paraître plus au-dehors du sujet que ses pensées folles? Projeté à l'extérieur dans la psychose, le délire, cette sortie en dehors du pli du sillon, rend éminemment visibles les processus de pensées restés jusque-là internes et donc invisibles. *Enfermés dehors*²¹, titre d'un ouvrage de Solal Rabinovitch sur la forclusion et dire d'un patient rencontré, nous disent l'exclusion du symbolique d'un signifiant forclos et son enfermement au-dehors, hors des traces de la pensée. Ce dehors où il fera retour est retour dans le réel, autre nom du dehors pour Lacan²², où réapparaîtra une trace, parfois la seule, à laquelle un clinicien puisse se raccrocher.

Pas au-dehors, les pensées ne sont pas davantage au-dedans. Elles ne se logent pas dans le cerveau. Lacan qui a vu nombre d'électroencéphalogrammes, dit qu'il n'y a jamais vu l'ombre d'une pensée²³, et pas davantage, pour l'instant, mais peut-être seulement pour l'instant, que ne les voient nos actuelles IRM cérébrales.

Penser n'est donc ni dedans ni dehors, sauf à considérer le dedans doublé par un pli du dehors, sauf à envisager un dedans qui circule dans un dehors invaginé, sauf à estimer un dedans comme envers de l'endroit d'un dehors ; pour lire la structure moebienne d'un ruban mis à plat, ne nous faut-il pas compter ses plis un par un selon leur enchaînement dedans-dehors ? Alors, pensées ordinaires restées au-dedans, les pensées dites normales que Freud rapporte à la conscience²⁴, et pensées folles sorties au-dehors communiquent comme le font le vide intérieur et le vide extérieur dans le tore retourné, ou encore se retrouvent côte à côte, dans la toile dépliée d'Hantaï. Le côtoiement pourrait convoquer le contigu mais sous l'effet du repassage de la toile dépliée auquel procédait réellement Simon Hantaï, c'est plutôt un continu qui surgit : le pliage n'est pas coupure. « (...) pas de limite franche entre pensée normale et pensée folle²⁵ » nous dit Solal Rabinovitch. Çabave, ça chie dans les plis de la toile.

et chair » dit-il dans cette même séance du *Désir et son interprétation*, plutôt qu'il n'est pris dans le déroulement freudien inconscient-préconscient-conscient.

²¹ Solal Rabinovitch, *La forclusion-Enfermés dehors*, érès, 2000.

²² J. Lacan, Le séminaire, *D'un autre à l'Autre*, séance du 30 avril 1969.

²³ J. Lacan, *Conférences dans les universités nord-américaines, le 2 décembre 1975 à l'Institut de technologie du Massachussetts*, Scilicet n°6-7, 1975, pp. 53-63.

²⁴ S. Freud, *Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans*, OC Tome IX, PUF, 1998, p. 127, ajout de 1923.

²⁵ Solal Rabinovitch, *L'ange, le fou...*, *op. cit.*, p. 13.

« Je vous remercie de l'entendre dire » répondait-il souvent au clinicien s'étant adressé à lui. Le patient schizophrène remercie le destinataire « vous », de l'entendre dire ses propres pensées qu'il n'a pas besoin d'énoncer pour que l'autre les entende. Contrairement à l'analysant du livre qui demande à son analyste pourquoi lui dire à quoi il pense, nulle nécessité ici de dire ses pensées pour les connaître, les autres peuvent les entendre ou encore les lire comme en est persuadé le télépathe émetteur et aussi bien l'enfant qui pense que ses parents peuvent lire toutes ses pensées. « Que les pensées du sujet soient folles ou simplement insues de lui-même, elles sont transportées, transférées (*Gedankenübertragen*) chez l'autre ; de là seulement, elles pourront devenir transparentes au sujet²⁶ » nous dit Solal Rabinovitch.

Existerait-il une même continuité entre pensée familière et pensée folle qu'entre pensées et impensés ?

Les physiciens ont souvent recours à des expériences qui ne nécessitent aucun instrument mais seulement des idées, des pensées ; pour cela on les appelle des *expériences de pensée*. Pour voir ce qu'une théorie a dans le ventre, Einstein construit en pensée d'improbables bateaux, longs de 300 000 km, voguant à 150 000 km/seconde ou encore s'imagine-t-il chevaucher un rayon de lumière. Penser l'impossible dans ces expériences de pensée atteste de l'invention des physiciens pour approcher le réel au plus près, parfois le dévoiler. Impossible à symboliser, le réel comporte pourtant un accès, celui de l'imaginer. C'est exactement le déroulement d'une expérience de pensée dont on attribue à Galilée à la fois la primauté ainsi que l'avènement de la science physique moderne, celle qui demande de se déprendre d'une large part du monde sensible et de ses sensations trompeuses ; parce que subjectives, les propriétés que nos sens donnent aux choses ne peuvent être scientifiques.

Le réel de la physique²⁷ n'est pas celui de la psychanalyse et leurs impossibles ne se recouvrent pas davantage. Car les pensées abritent dans leurs faux plis des impensés. Parmi eux, cet impensable que Freud a pu penser, celui de la pulsion de mort. Les pensées pas davantage que le soleil ni la mort ne se regardent en face. Parce que la pensée est avant tout censure, voilà ce que découvre Freud avec l'inconscient, la pensée lui en barre l'accès. Une lettre glisse entre pensée et pensure, ces deux mots que

²⁶ Solal Rabinovitch, *L'ange, le fou...*, *op. cit.*, p. 86.

²⁷ *Grosso modo*, l'infini, le discontinu (la singularité) et le temps.

Lacan²⁸ nous demande de prononcer en même temps. Bien d'autres impensés encore dans la doublure des pensées, l'absence de rapport sexuel qui puisse s'écrire, ou encore *l'Urverdrängt*, cette autre trace qu'« il s'agirait de suivre²⁹ ». N'oublions pas l'impensé du désir de l'analyste. Pas de branchement en cet endroit-là avec la pensée mais plutôt une voltige entre l'acte analytique qui ne pense pas et la pensée. « Une pensée adéquate en tant que pensée (...) évite toujours la même chose (...) le réel », nous dit Lacan dans *Les fondements de la psychanalyse*, au sujet de la remémoration (*Erinnerung*) dans son rapport avec la répétition (*Wiederholen*) ; là où le sujet cogite il ne rencontre pas le réel³⁰, et on ne voit pas pourquoi le réel de l'acte analytique y contreviendrait. Reste à savoir ce qu'est au juste une pensée adéquate ; probablement Lacan fait-il référence à l'adéquation du mot et de la chose, une pensée adéquate serait donc une pensée exactement adaptée (sans lien avec la vérité).

On est tenté de se demander si les expériences de pensée seraient aux physiciens ce que l'expérience de pensée est à la cure analytique. Faire l'expérience de pensée dans une cure n'est-ce pas imaginer le réel, ici pulsionnel, le réel des jouissances qui nous traverse, et tenter de le traduire en mental, ce qui est proprement dit, nous explique Solal Rabinovitch, le travail de la perlaboration dans le préconscient³¹ ?

Dans *L'éthique*, Lacan nous propose de prendre comme expérience mentale ce à quoi l'analyse nous aura conduits, à savoir le rapport de l'action au désir, et son inévitable et fondamental échec à le rejoindre³².

Est-ce que les atomes existent vraiment ou bien sont-ils une vue de l'esprit, une hypothèse ? A l'époque d'Einstein, l'atome est essentiellement un modèle théorique qui ne peut être vu d'aucune façon. Qu'à cela ne tienne, l'éminent développeur de la physique quantique observe en 1905 de minuscules grains de poussière flotter sur l'eau et entrer alors en collision avec les milliards d'atomes d'eau, eux invisibles, qui les obligent sans cesse à changer de direction. D'un choc entre particules visibles et invisibles aura surgi l'écriture d'une formule mathématique permettant de

²⁸ J. Lacan, « La psychanalyse en ce temps », Conférence au Grand Orient de France, 25 avril 1969, Bulletin de l'Association freudienne, n°415, p. 17-20.

²⁹ J. Lacan, Séminaire, *RSI*, 8 avril 75, inédit.

³⁰ J. Lacan, Le Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux*, leçon du 5 février 1967.

³¹ Solal Rabinovitch, *L'ange, le fou*, op. cit., « Une intuition préconsciente ne peut voir le jour sans un travail conscient de perlaboration. », p. 98.

³² J. Lacan, Le Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, 6 juillet 1960, Seuil, 1986.

calculer la taille des atomes. On pense comme on se cogne dit Valéry, et quoi de mieux que le réel pour se heurter. Pourtant les deux, pensée adéquate et réel, ne se rencontrent pas avons-nous vu. Ne pouvons-nous pas faire ici l'hypothèse d'une intuition pour le chercheur ? A suivre Poincaré, « l'intuition sensible est en mathématiques l'instrument le plus ordinaire de l'invention³³ ». Et à suivre Freud, l'intuition touche à la pulsion³⁴. Quant à l'objet, on le sait, il est toujours de retrouvailles. Pas de rencontre entre pensée et réel mais de possibles retrouvailles avec l'objet dans une intuition. Solal Rabinovitch nous dit qu'une pensée de retrouvaille est « une pensée de chercheur, est une expérience sensorielle qui n'exige pas que l'on pense à la pensée ; elle dit seulement que la pensée commence au désir inconscient³⁵ ».

L'œil de la pensée d'Einstein perçoit l'invisible de l'atome, l'œil aveugle de Simon Hantaï, son œil du pli comme il l'inscrit au dos d'une photo, peint le tableau et il arrive que l'œil d'un passant sache reconnaître un nœud borroméen dans le noir. Que voit Schreber, cet autre *Schwärmer*³⁶ après Swedenborg, qui se dit sans l'ombre de la moindre métaphore « le plus grand « voyant » de tous les millénaires³⁷ » ? Si l'œil de son esprit comme il l'écrit voit le Dieu Ahriman, son réel œil de « visionnaire³⁸ » voit l'arrêt des horloges et lit l'annonce de sa propre mort dans le journal. L'aveuglement perceptif peut être nécessaire au peintre comme l'éblouissement intuitif est indispensable au physicien ou l'éclair fondamental dans la passe. Schreber pensait que l'on tapissait l'intérieur de son « crâne d'une autre membrane cérébrale pour éteindre en lui toute trace de souvenir de son propre moi³⁹ ». Autrement dit on cherchait à remplacer ses pensées. Heureusement, tout cela fût sans succès durable écrit Schreber, cet intuitionniste, ce devin de la métapsychologie dont Freud n'avait pas encore achevé de jeter les bases.

³³ H. Poincaré, *La valeur de la science* (1905), Éditions Flammarion, Champ sciences, 2011, p. 34.

³⁴ Pour Freud, la réflexion est « un processus régressif » et « très différente le rôle de l'intuition [...] nous pensons qu'elle ne peut nous montrer rien d'autre que des motions et des attitudes primitives, proches de la pulsion », Lettre à Romain Rolland, 19 janvier 1930, *Correspondance 1873-1939*, Gallimard, 1966, p. 429.

³⁵ Solal Rabinovitch, *L'ange, le fou...*, *op. cit.*, p. 40.

³⁶ Trad. : rêveur

³⁷ Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Éditions du Seuil, 1975, p. 105.

³⁸ *Ibid.*, p. 104.

³⁹ *Ibid.*, p. 123.

En 1938, en proposant d'admettre un appareil psychique étendu spatialement, Freud, souhaitait donner à la psychanalyse les mêmes fondements que toute autre science⁴⁰, physique comprise bien sûr. Les dimensions du temps et de l'espace font partie des considérations freudiennes dès les débuts. En 1899, Freud découvre que les souvenirs-écrans utilisent, à des fins de refoulement, le déplacement vis-à-vis d'un matériel contigu et il ajoute dans une parenthèse « sous le rapport spatial et temporel⁴¹ ». En 1911, *Les Minutes* rapportent une ligne de partage que Freud établit entre le spatial qui serait réservé à l'inconscient et le temps à la conscience. L'inconscient lui est *zeitlos*, intemporel⁴², étranger au temps, et davantage, éternel. Ainsi des souvenirs qui se jouent de toute chronologie chez les hystériques que rencontre Freud, ou encore de ces souvenirs-écrans pour lesquels « passé, présent et avenir sont enfilés sur le cordeau du désir qui les traversent. » Plus tard encore, avec l'avènement de la deuxième topique, Freud attribue les éléments spatiaux au Moi qui est « avant tout un moi corporel », à la fois « projection mentale de la surface du corps » et « surface de l'appareil mental » rajoute-t-il dans une note de 1927⁴³. En 1938, dans les ultimes notes rédigées en exil à Londres, ce n'est plus le moi mais l'appareil psychique qui devient une étendue spatiale ou plutôt « la spatialité [qui] pourrait bien être la projection de l'extension de l'appareil psychique.⁴⁴ »

Adjoindre un penser en mode temps – c'est la répétition et la remémoration - et un penser en mode spatial avec du corps, nous amènerait à penser, telle Alice, au pays de l'espace-temps. C'est précisément où nous conduit *Une affaire de pensées*, penser en RSI pas sans la dimension temps, penser dans les courbures et les plis de l'espace-temps, faire l'expérience de la pensée dans une cure où un psyché est étendue jusqu'à un autre psyché et où l'ici et maintenant sont relatifs.

Est-ce que le passage de l'appareil psychique au mental serait le passage des trois dimensions à la quatrième, de RSI à l'espace-temps ? Freud concédait une limite à son rêve de voir la psychanalyse rejoindre la science : « toutes les sciences reposent sur des observations et des

⁴⁰ S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1985, p. 70.

⁴¹ S. Freud, sur les souvenirs-écrans, *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, p. 118.

⁴² S. Freud, *Les Minutes* Tome III, 18.11.1911, p. 284-285.

⁴³ S. Freud, *Le Moi et le Ça*, *op. cit.*, p. 238.

⁴⁴ S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, OC Tome XX, PUF, Paris, 2010, p. 320.

expériences que transmet notre appareil psychique. Mais, étant donné que notre science a pour objet cet appareil lui-même, l'analogie prend fin ici. » écrit-il dans *L'abrégé*⁴⁵. Il faut un appareil psychique pour penser et un appareil mental pour penser les pensées. Le temps est bien l'éternité, l'éternité comme le dit Lacan⁴⁶, de l'espace. En physique comme pour l'appareil psychique, ou plutôt le mental, le temps et l'espace ne sont pas indépendants, ni absolus mais relatifs, et ce dès qu'un mouvement se déclenche. C'est la matière en mouvement qui détermine en physique l'espace-temps. Il doit aussi y avoir mouvement pour qu'une pensée se mette en marche, c'est la motilité, depuis tout-petit on fraye, on pense avec ses pieds, c'est à la portée de l'être vivant dès qu'il vagit⁴⁷. Est-ce cela la pensée, frayer dans le réel, tracer son chemin, « tracer la voie par où nous avons à trouver satisfaction de ce qui nous presse et nous stimule – par quelque démarche motrice - à tracer dans le réel⁴⁸ » dit Lacan ? Tracer dans le réel, d'objet en objet de retrouvaille, sans y penser ; est-ce comme cela que procèdent les pensées pour à la fois tracer dans le réel et l'éviter ?

Les toiles dépliées d'Hantaï sont un peu comme l'étendue de la psyché, qui n'en sait rien. Feraient-elles du même coup fonction surface et fonction temps ? Pour Hantaï le pli dans l'histoire de la peinture relève de la phylogénèse, autre nom de la dimension temps. Ainsi de sa première série de tableaux pliés-dépliés qu'il nomme *Mariales* en référence aux plis des manteaux de la Vierge, des madones primitives peintes par Giotto, peut-être le premier. Après s'être retiré, au début des années 1980, des expositions et du monde public, Hantaï poursuit sa peinture ; il enterre certaines de ses anciennes toiles dans son jardin et les déterrera des années plus tard, observant le travail du temps sur les pigments de la toile pourrie qu'il photographie et qui, une fois réentoilée, feront partie plus tard encore, d'une dernière exposition. « L'objet *a* est lié à cette dimension du temps » nous dit Lacan dans *Les non-dupes errent*⁴⁹, « avant d'être pensées, les pensées sont en quelque sorte des objets pulsionnels internes⁵⁰ » nous dit l'auteur d'*Une affaire de pensées*.

⁴⁵ S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Qualités psychiques, OC Tome XX, PUF, 2010, p. 249.

⁴⁶ J. Lacan, Le Séminaire XVI, *D'un autre à l'Autre*, leçon du 5 février 1969.

⁴⁷ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 307-313.

⁴⁸ J. Lacan, Séminaire, *La logique du fantasme*, leçon du 11 janvier 1967, inédit.

⁴⁹ J. Lacan, Séminaire, *Les non-dupes errent*, leçon du 9 avril 74, inédit.

⁵⁰ Solal Rabinovitch, *L'ange, le fou...*, op. cit., p. 142.

L'étoilement, que j'emprunte au titre du livre de Georges Didi-Huberman sur ses conversations avec Hantaï, dit l'état d'une chose fêlée en étoile. La fêlure comme le frayage est une trace, la mémoire d'un morceau de toile nouée qui, dépliée, laissera trace du nœud dénoué, en étoile. Les étoiles qui reviennent toujours à la même place - la place vide laissée par leur disparition matinale leur permettant d'y revenir au crépuscule - sont le prototype du réel. C'est ce réel que les pensées, tout en y frayant, esquivent parce que le rencontrant, une pensée rencontre un trou où loge son impensable et d'où ressort son indicible. De ce frayage des pensées dans le réel, on peut en apercevoir une traîne, une sorte de queue de la comète, la « queue de pensées » comme l'appelle Lacan, et qui n'est autre que le sujet de ces pensées, passé lui-même dans les dessous du ça pense ; il faut toutefois « que ce dont part la queue des pensées ait été pensé, en tant que pensée réelle » nous dit à cet endroit Lacan⁵¹.

Le philosophe de l'Antiquité Plotin, nous avait prévenus : les pensées, ça nous porte jusqu'où sont les étoiles.

⁵¹ J. Lacan, *Le Séminaire XIX, ... ou pire*, Seuil, 2011, p. 114, 115.

Raison et poésie : Hölderlin

« Pensée délirante, pensée philosophique, pensée poétique entrent parfois les unes avec les autres dans une proximité troublante. Le délire intellectuel d'Emanuel Swedenborg, au XVIIIème siècle, a pu séduire ainsi des écrivains ou des poètes⁵². » Il a séduit aussi pendant un certain temps Kant. Kant entrevoyait « la parenté troublante entre folie et entendement, entre délire hallucinatoire et métaphysique », avant qu'il ne construise avec la *Critique de la raison pure* « une pensée faite pour refuser le délire⁵³ ». En posant la distinction entre les phénomènes, correspondant aux données de l'expérience, et les noumènes, choses en soi, inconnaissables, Kant fixe les limites du champ de l'entendement, donc de la connaissance possible.

En introduction, je voudrais montrer - après que la porte eut été fermée à la déraison par Kant dans la *Critique de la raison pure* -, la suite de son œuvre a rouvert la possibilité d'une certaine « folie de la pensée ». Je prendrai alors comme exemple Hölderlin, poète, mais pas seulement poète, qui disait de Kant : « Il est notre Moïse ».

Le livre de Solal Rabinovitch m'a permis de redécouvrir Hölderlin et de le lire autrement. L'œuvre du poète m'a paru être au cœur de nombre de questions posées par son livre.

Je reviens rapidement à Kant.

Le noumène, la chose en soi, est posée dans la *Critique de la raison pure* comme place vide. Pourtant c'est bien au niveau de la chose en soi que Kant, dans la *Critique de la raison pratique*, place la liberté. Nous ne pouvons nous connaître qu'en tant que phénomènes, donc en tant que déterminés par le principe de causalité (principe qui est une des catégories de l'entendement). Mais cela ne dit rien de notre être : la liberté est possible, indémontrable mais possible. Non seulement elle est possible pour Kant, mais nous devons la penser comme nécessaire car sans liberté humaine la morale n'aurait aucun sens : l'impératif de la loi morale se fonde sur l'absolue autonomie du sujet. Or chez Kant la morale a la priorité sur la

⁵² S. Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste – une affaire de pensées*, érès, 2017, p. 15. Par la suite la référence à cette œuvre sera : *L'ange...*

⁵³ *Ibid.*, p. 22.

connaissance. De même (cf. *Critique du jugement*), nous devons penser la nature comme ayant une finalité, même si nous ne pouvons rien en savoir, car sans cette idée de finalité notre agir sur la nature n'aurait pas de sens. Ainsi il y a une certaine ambiguïté dans le statut que Kant donne à la raison. Le phénomène ne peut pas être pris comme absolu, mais il peut d'une certaine manière être pris comme signe de l'absolu.

C'est dans cette direction que tendront à aller, chacun selon une voie propre, les successeurs de Kant - à savoir Fichte, Hegel et Schelling pour citer les plus connus, effectuant le passage de ce que l'on nomme l'« idéalisme critique » à l'« idéalisme spéculatif ».

Schelling définira la folie comme la « base » de l'entendement, « l'essence la plus profonde de l'esprit humain », la vie de l'esprit consistant en une lutte contre l'écllosion de la folie. Les hommes qui n'ont en eux aucune folie, poursuit Schelling, sont « des hommes à l'entendement vide et stérile⁵⁴ ».

Peut-être Schelling pensait-il là à Hölderlin, qu'il avait revu quelques années plus tôt, en 1803 : il l'avait trouvé, écrit-il à Hegel, « gravement troublé dans sa raison [...], il a le plus souvent l'esprit complètement absent ». Néanmoins 1803 est l'année de quelques poèmes et textes en prose majeurs de Hölderlin.

Schelling, Hegel et Hölderlin ont été de très proches condisciples, ils partageaient la même chambre, pendant leurs années d'études en théologie, discutant avec passion en particulier de Spinoza et de Kant. Hölderlin est mêlé à la genèse de l'idéalisme allemand. Un texte connu sous le nom de « Plus ancien programme systématique de l'idéalisme allemand » semble avoir été l'œuvre commune des trois amis.

Mais, emporté par sa grande passion, celle de la Grèce antique, Hölderlin se détourne de la philosophie pour la poésie. Cependant les importants essais en prose, portant sur la poétique et le théâtre qu'il écrira, s'avèrent soutenus par une pensée philosophiquement très élaborée.

« Hölderlin un très grand poète, un très grand traducteur, un très grand 'penseur', et également (si l'on peut dire) un très grand schizophrène⁵⁵ » : c'est en ces termes qu'Antoine Berman le présente, dans son livre sur la traduction, *L'épreuve de l'étranger*. (Peut-être, ajouterais-je, ne peut-on être à la fois très grand poète, traducteur, penseur, sans danger.)

⁵⁴ Schelling, *Conférences de Stuttgart* (1810), cité par Pascal David, "Un chant nouveau", *Hölderlin*, Cahier de l'Herne, 1989, p. 529.

⁵⁵ A. Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard, coll. Tel, 1984, p. 252.

« La raison pure, écrit Hölderlin, ne produit nulle philosophie, car la philosophie ne se réduit pas à l'aveugle exigence d'un progrès sans fin dans la synthèse et l'analyse possible de chaque substance possible. En revanche, qu'apparaisse à la raison ambitieuse l'idéal de la beauté, le divin, la voilà qui cesse d'exiger aveuglement : elle sait pourquoi et en vue de quoi elle le fait⁵⁶. »

L'être est identifié à la beauté. Or, pour Hölderlin cette identité de l'être et de la beauté a existé, dans la Grèce antique. Cela qui est perdu, est-il possible de le retrouver, et où, dans cette Allemagne qui lui paraît si médiocre, et dans laquelle il se sent si étranger ?

Mais après tout, l'être qui est beauté, il en a eu l'expérience très tôt. Dans un de ses premiers poèmes, écrit à l'âge de seize ans, il s'adresse ainsi à son demi-frère :

« O mon bon Charles ! C'est en l'un de ces beaux jours
Que nous étions ensemble sur les grèves du Neckar,
Heureux de voir les vagues battre le rivage
Et jouant à creuser des ruisseaux dans le sable...
Puis je levais les yeux : dans le soir miroitant
Le fleuve paraissait. Une émotion sacrée
Me fit vibrer le cœur : soudain, je ne ris plus,
Soudain, plus grave, je laissai nos jeux d'enfants
Et balbutiai, vibrant : il faut prier⁵⁷ ! »

Parlera-t-on de phénomène élémentaire ?

A dix-huit ans, il vit une expérience semblable en voyant le Rhin :
« ...mon cœur se mit à battre plus fort, mon esprit prit son essor à perte de vue, mes yeux restèrent stupéfaits, je ne savais plus ce que je voyais et m'immobilisai - comme une statue. Qu'on s'imagine le Rhin dans sa majesté tranquille, venant de si loin qu'on ne distingue presque plus les bateaux - s'en allant si loin qu'on le prendrait pour un pan de mur bleu⁵⁸ ». Expérience de l'illimité.

Le thème du fleuve se retrouvera dans toute son œuvre, matrice de pensées et d'images, avec de longs poèmes, « Le Main », « Le fleuve

⁵⁶ F. Hölderlin, "Hypérion", *Œuvres*, Gallimard, Pléiade, 1967, p. 205.

⁵⁷ F. Hölderlin, "Les miens", *op. cit.*, p. 5.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 48.

enchaîné », « A la source du Danube », « Le Rhin », etc... C'est comme si cette première rencontre du fleuve, ou sa trace, avait provoqué un afflux de pensées.

Cela renvoie à la question de la relation entre perception et pensée, abordée dans *L'ange...* à partir de la tradition de la psychiatrie et reprise, dans la deuxième partie du livre, à partir des concepts freudiens.

Le fleuve, c'est la familiarité de l'ici, du pays natal, et ce qui emporte là-bas, un là-bas qui est aussi une patrie imaginée. Les fleuves forcent des passages dans la montagne, ils creusent des traces, ils sont orientés, ils métaphorisent le cours d'une vie.

« Tout proche

Et difficile à saisir, le dieu !⁵⁹ » : premier vers du poème "Patmos".

Et, dans un autre poème, « L'Ister » :

« Nul, sans ailes, n'a le pouvoir

De saisir ce qui est proche

De plain-pied,

Passer à l'autre bord⁶⁰ »

On trouve dans ces poèmes une forme de renversement de la perspective, quelque chose comme une inversion, ou une annulation, du rapport proche-lointain. Que dire de cette expérience singulière de l'espace ?

« En bleu adorable fleurit

Le toit de métal du clocher. Alentour

Plane un cri d'hirondelles, autour

S'étend le bleu le plus touchant. Le soleil

Au-dessus va très haut et colore la tôle,

Mais silencieuse, là-haut, dans le vent,

Crie la girouette. Quand quelqu'un

Descend, au-dessous de la cloche, les marches, alors,

Le silence est vie ; car,

Lorsque le corps à tel point se détache,

Une figure sitôt ressort de l'homme.

⁵⁹ F. Hölderlin, "Patmos", *Œuvres, op. cit.*, p. 867.

⁶⁰ F. Hölderlin, "L'Ister", *Œuvres, op. cit.*, p. 877.

Les fenêtres d'où tintent les cloches sont
Comme des portes, par vertu de leur beauté [...] ⁶¹. »

Quelques mots sur sa biographie :

Naissance en 1770. Mort du père à deux ans, du beau-père à neuf ans.

Etudes de théologie, avec Hegel et Schelling.

Hölderlin commence à écrire de la poésie.

Il refuse de devenir pasteur, et trouve une place de précepteur ; un an plus tard, il rentre brutalement chez sa mère ; il ne trouvera jamais de situation stable, errant d'une place de précepteur à une autre, aidé par des amis.

Il écrit un roman sous forme de lettres, *Hypérion*. Précepteur chez les Gontard (1796). Sa liaison passionnée avec Suzette Gontard, la mère des enfants, l'oblige à quitter cette place.

Cette épreuve très dure pour Hölderlin est doublée par l'échec d'un projet de revue dont il attendait l'indépendance financière. Il écrit à ses amis pour trouver soutien : aucune réponse, il attendra vainement la réponse de Schiller.

Il se réfugie chez un ami, et entreprend l'écriture d'une pièce de théâtre, *La mort d'Empédocle* : Empédocle, rejetant la société des hommes, se suicide pour rejoindre les dieux en se précipitant dans le cratère de l'Etna - trois versions successives toutes trois inachevées.

Parallèlement il écrit une série d'essais portant sur l'esthétique. Ce travail de poéticien occupera une grande partie de son temps et de sa vie.

Période des grands poèmes (1800-1806).

En 1802, Hölderlin trouve une place de précepteur auprès d'un consul allemand, à Bordeaux.

Il annonce ainsi son départ à un ami : « Il faudra que je veille à ne pas perdre la tête en France, à Paris. [...] Jadis je jubilais à propos d'une vérité nouvelle, d'une conception plus juste de ce qui est au-dessus et autour de nous ; à présent je crains de subir à la fin le sort de Tantale qui reçut des Dieux plus qu'il n'en put digérer ⁶². »

⁶¹ F. Hölderlin, "En bleu adorable..." (trad. A. du Bouchet), *Œuvres, op. cit.*, p. 939.

⁶² F. Hölderlin, Lettre du 4 décembre 1801, *Œuvres, op. cit.*, p. 1004-1005.

Il quitte Bordeaux au bout de quelques mois, revient chez sa mère dans un état de grand délabrement physique et psychique.

Et au même ami, après son retour : « ... je puis bien dire qu'Apollon m'a frappé⁶³. »

De 1802 à 1805, il est de plus en plus perturbé, mais c'est une période très créative.

Il est interné en hôpital psychiatrique en 1805, avant d'être recueilli par un ébéniste qui connaissait son œuvre, et qui le loge dans une tour au-dessus du Neckar. Il a 36 ans, et y restera 37 ans, jusqu'à sa mort en 1843.

Que dire de sa « schizophrénie », connue seulement par des témoignages ? Des crises de fureur, de la confusion, puis il se calme, il est dans sa tour « ... que tous les lieux sacrés de la terre se retrouvent en un même lieu et la lumière philosophique autour de ma fenêtre, voilà ce qui fait maintenant ma joie ; puissé-je me souvenir comment je suis arrivé jusqu'ici⁶⁴ ».

Pendant tout ce temps, il écrit de courts poèmes, d'une grande simplicité, sans aucun trouble du langage. C'est l'inverse du cas de Marcelle C., cité dans *L'ange...*, chez laquelle les « troubles verbaux » sont « manifestes dans le langage écrit » mais « absents dans la parole⁶⁵ ».

Vers ses dix-huit ans, il s'était confié : « ... c'était surtout la nature qui exerçait une action extrêmement vive sur mon cœur, mais je ne pouvais tolérer personne autour de moi [...] j'oscillais constamment de-ci, de-là, et ma conduite dépassait les bornes de la modération⁶⁶. »

Cette instabilité, cette alternance, il la vit, il la subit, mais il en fait *de la pensée*, il l'élabore en pensées, en théorie. Ainsi, prenant appui sur sa connaissance remarquable des classiques grecs, il écrit des essais intitulés « Alternance des tons », « Sur la différence des genres », « Les différents modes de la poésie », etc..., dans lesquels il élabore une poétique des trois modes, épique, tragique, lyrique, recherche les lois de leur alternance, et tente entre ces modes de saisir la mesure.

L'alternance, c'est aussi l'oscillation entre la Patrie et l'Étranger, entre la Grèce et ce qu'il appelle l'Hespérie, c'est-à-dire l'Allemagne de son temps : axe essentiel de la pensée et de l'œuvre de Hölderlin.

⁶³ F. Hölderlin, Lettre (globalement, automne 1802), *ibid...*, p. 1009.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 1010.

⁶⁵ S. Rabinovitch, *L'ange...*, *op. cit.*, p. 50.

⁶⁶ F. Hölderlin, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 15.

Tout son effort est de conjoindre et de mesurer la différence entre Grèce et Hespérie. De même il soutient avec autant de force et de radicalité l'expérience de la poésie et celle de la pensée théorique. De même encore, pourrait-on ajouter, il vit avec autant d'intensité expériences de perception et travail de pensée.

« Expériences sensibles, accès d'abstraction, fantaisies d'artiste ou jaillissement délirant, tout sort d'une même fabrique mentale⁶⁷. » Mais en général pas chez le même sujet, et pas avec un tel excès, comme le dira de lui-même Hölderlin.

La Grèce n'est pas seulement pour Hölderlin un lieu imaginaire peuplé de divinités et des héros de l'Illiade, c'est aussi une langue, des textes dans lesquels il trouve un soutien.

Joyce trouvait un appui dans la théologie catholique qui l'avait formé. Je cite à nouveau *L'ange* : « Ne risque-t-on pas la folie si on rejette ce support ? Ne devient-on pas fou si le support des pensées se transforme insensiblement et devient réel⁶⁸ ? »

Qu'en est-il pour Hölderlin ?

Le support de ses pensées, le grec, il en fait traduction. Dans ses poèmes tardifs, il brise la syntaxe de l'allemand contre celle du grec, et même sur une des plus déconstruites, la langue de Pindare dont par ailleurs il traduit certains poèmes accompagnés de commentaires très énigmatiques. Mais surtout il traduit *Œdipe Roi* et *Antigone* de Sophocle et, parallèlement, écrit des « Remarques » sur ces deux pièces, texte court d'une extraordinaire densité. Ces traductions de Sophocle, qui, paraît-il, faisaient éclater de rire Goethe et Schiller, se caractérisent par des forçages et des surinterprétations. Elles sont considérées maintenant comme pleines d'intérêt, réhabilitées par exemple, en France, par Philippe Lacoue-Labarthe.

De son côté, Antoine Berman considère l'apport de Hölderlin comme fondamental pour une théorie moderne de la traduction. Ce que nous apporte Hölderlin, soutient-il, c'est que « une traduction a le pouvoir de révéler, ce qui, dans cette œuvre, est origine⁶⁹. » S'agissant de ses traductions de Sophocle, Hölderlin, par ses forçages et ses surinterprétations, fait surgir du texte grec « l'élément oriental » originel.

⁶⁷ S. Rabinovitch, *L'ange...*, *op. cit.*, p. 9.

⁶⁸ S. Rabinovitch, *Les voix*, *op. cit.*, p. 45.

⁶⁹ A. Berman, *L'épreuve de l'étranger*, *op. cit.*, p. 272.

Ma question n'est pas celle, classique, de la dimension créatrice de la folie, ce n'est pas seulement celle de la proximité entre pensée folle et pensée théorique, c'est, plus précisément : qu'est-ce qui dans la folie peut faire et de la poésie, et de la théorie - et une théorie pas folle puisque pouvant être reprise et partagée ?

Le travail de traduction de Hölderlin a lieu après le voyage à Bordeaux.

Un de ses poèmes s'appelait « Moitié de la vie ». Le thème du cours de la vie est récurrent, le cours d'une vie étant mis en parallèle avec le cours d'une tragédie.

La vie de Hölderlin s'est trouvée, de fait, coupée en deux, et il semble en avoir eu la prescience.

Or, il se trouve que la césure est un concept majeur dans ses textes théoriques tardifs, c'est à partir de ce concept qu'il analyse *Œdipe Roi* et *Antigone*.

La prescience qu'il semble avoir eue de la césure qui trancherait sa vie en deux, il parvient à la penser, à la théoriser même dans le champ de la poétique.

Il traduit, transfère des éléments de sa pathologie dans un autre champ, et il en fait un gain de savoir.

Hölderlin se reconnaissait en œdipe, étranger partout.

« (...) L'image de l'homme a des yeux, mais
La lune, elle, de la lumière. Le roi Œdipe a un
Œil en trop, peut-être. Ces douleurs, et
D'un homme tel, ont l'air indescriptibles,
Inexprimables, indicibles [...] Mais
De moi, maintenant, qu'advient-il, que je songe à toi⁷⁰ ? »

Et, dans ses « *Remarques sur Œdipe Roi* » :

« *L'intelligibilité* du tout repose particulièrement sur ceci : que l'on saisisse bien la scène où Œdipe *interprète trop infiniment* la parole de l'oracle et où il est tenté *en direction du nefas*⁷¹. »

Qu'est-ce que c'est que penser trop ? Qu'est-ce que c'est, aller trop loin dans la pensée ?

⁷⁰ F. Hölderlin, "En bleu adorable...", *op.cit.*, p. 941.

⁷¹ F. Hölderlin, "Remarques sur les traductions de Sophocle", *op. cit.*, p. 953.

Murmure de la pensée et murmure de la langue

« Le cerveau ressemble plus à une bibliothèque de poèmes qu'à une machine de Turing. »

J. Roubaud

Le livre de Solal Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste*⁷² qui prend la pensée pour objet – objet mouvant, incernable, « fugitif » comme l'écrit son auteur – est dense, difficile parfois et d'une grande richesse. Explorant la pensée, il sera un outil pour penser la clinique.

Toutefois, sa lecture est aussi venue faire résonner pour moi certaines questions concernant la poésie. Il m'a semblé pouvoir y prendre appui pour aborder ce que j'appellerai la « pensée poétique » – j'entends par là la pensée telle qu'elle se déploie dans le mouvement du poème.

Soit dit en passant, l'écriture poétique qu'on rencontre dans ce livre n'est pas sans m'y avoir incitée.

A la première page, on peut lire : « Expériences sensibles, accès d'abstraction, fantaisies d'artiste ou jaillissement délirant, tout sort d'une même fabrique mentale⁷³ ».

Un poème relève donc aussi de cette fabrique mentale.

Ce livre, écrit Solal Rabinovitch, tente de retenir la « glissade » des pensées « à travers l'inépuisable murmure de la pensée, de l'ange au peintre, du savant au psychanalyste⁷⁴ ».

Le « murmure incessant de la pensée » dont parle l'auteur (comme la pulsion, il n'a ni jour ni nuit) m'a conduite aux murmures et bruissements de la poésie : ceux que le poète perçoit et nous transmet dans le poème, mais aussi le murmure de la langue dont le poème se fait l'écho ; et le murmure, enfin, qui prélude chez certains poètes à la composition poétique.

⁷² Solal Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste*, Une affaire de pensées, érès, Toulouse, 2017, coll. Scripta.

⁷³ *Ibid.*, p. 9.

⁷⁴ *Ibid.* Avec en écho le « caractère inépuisable du murmure », selon l'expression d'André Breton, citée à la page 45 du livre.

Du murmure de la pensée, l'auteur écrit qu'il « a une matérialité sonore et visuelle⁷⁵ ». C'est du côté de la matérialité sonore de la pensée poétique – en laissant ici de côté sa matérialité visuelle – que j'orienterai ce travail.

Prendre au sérieux la pensée poétique, c'est écouter les poètes dans ce qu'ils en disent. Solal Rabinovitch écrit :

« Dans la psychanalyse comme dans la poésie, ne doit-on pas dire ce que l'on fait ? Pour le poète ou le psychanalyste, l'expérience de ce qu'il fait est déjà un savoir⁷⁶. »

Une expérience et un savoir dont le poète nous fait part dans son œuvre.

« La connexion freudienne de la pensée au désir commande en effet toute pensée⁷⁷. » Aussi l'appareil psychique de Freud, avec ses deux pôles de perception et conscience, avec l'inconscient, où s'origine toute pensée et le préconscient, une notion un peu trop oubliée, peut nous aider à aborder la fabrique du poème.

Entre perception et conscience, les inscriptions successives constituent la mémoire – laquelle est l'une des grandes questions qui occupent les poètes.

Un poème

J. Roubaud insiste : pour le mot « poème », c'est l'article indéfini qui convient : non pas le poème mais, chaque fois, un poème.

Il écrit aussi : « les poèmes sont les lieux de la poésie⁷⁸ ». Que la poésie ait pour lieux les poèmes permet de la situer de façon plus précise, d'échapper au flou qui très souvent accompagne l'emploi de ce mot.

Si *un* poème renvoie à une expérience singulière, il va aussi de soi qu'on ne peut parler que de l'expérience d'un poète – singulier. Dans ce qui suit, je me référerai surtout au poète russe Ossip Mandelstam.

Quelques caractéristiques de la pensée poétique

Pour introduire la « pensée poétique », je citerai deux passages de l'*Entretien sur Dante*⁷⁹, un essai de Mandelstam sur la poétique de la *Divine Comédie* et, à travers elle, sur la sienne propre.

⁷⁵ *Id.*

⁷⁶ *Ibid.*, p. 95.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁷⁸ J. Roubaud, *Poétique Remarques*, Paris Seuil avril 2016, Coll. La librairie du XXI^e siècle, p. 340, note n° 3732.

⁷⁹ O. Mandelstam, *Entretien sur Dante*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1977, traduit par Louis Martinez.

« Concevez une chose – écrit Mandelstam - qui serait surprise, saisie, arrachée aux ténèbres dans une langue qu'on oublierait volontairement, et de bonne grâce, une fois évanoui l'acte illuminant par lequel elle serait comprise et interprétée⁸⁰ ».

Et aussi

« Il faut traverser à la course toute la largeur d'un fleuve encombré de jonques immobiles en tous sens : ainsi se constitue le sens du discours poétique. Ce n'est pas un itinéraire qu'on peut retracer en interrogeant les bateliers : ils ne vous diront ni comment ni pourquoi vous avez sauté de jonque en jonque⁸¹. »

Si la première citation insiste sur le caractère de jaillissement de la poésie, la seconde évoque le cheminement énigmatique du poème.

La pensée poétique a aussi pour caractéristique d'être liée au corps. Ainsi Mandelstam parle-t-il du « corps pensant », des « doigts pensants », de « l'immortelle bouche pensante ».

Pour Jacques Roubaud : « La mise en disposition des langues pour la poésie s'effectue dans la bouche et l'oreille, l'œil et la main⁸² ».

Dans l'*Entretien sur Dante*, Mandelstam écrit : « Le pas, associé au souffle et *imprégné de pensée*, est pour Dante le principe de la prosodie⁸³ ». Cette phrase se situe à la fin d'un passage où Mandelstam se demande « combien de sandales Alighieri a dû user au cours de son labeur poétique », c'est-à-dire en écrivant la *Divine Comédie*.

De Mandelstam, on sait qu'il composait ses poèmes en murmurant et en marchant.

Ces quelques exemples suffisent à montrer un engagement du corps dans la pensée poétique.

⁸⁰ O. Mandelstam, *Entretien sur Dante*, *op. cit.*, p. 12. « Interprétée » est à entendre ici au sens où le mot est employé en musique par exemple.

⁸¹ *Ibid.*, p. 11.

⁸² Jacques Roubaud, *op. cit.*, p. 328, note n° 3581.

⁸³ O. Mandelstam, *Entretien Sur Dante*, *op. cit.*, p. 16. Citation complète : « C'est avec le plus grand sérieux que je me demande combien de semelles, combien de peaux de bœuf, combien de sandales Alighieri a dû user au cours de son labeur poétique, tandis qu'il courait les sentiers de chèvres de l'Italie.

L'Enfer et surtout le Purgatoire sont une célébration de la marche de l'homme, de la mesure et du rythme des pas, du pied, de sa forme. Le pas, associé au souffle et imprégné de pensée, est pour Dante le principe de la prosodie ».

I – Préconscient, attention et pensée poétique

Je voudrais à présent m'attarder un peu sur la catégorie du préconscient à laquelle Solal Rabinovitch accorde une place importante dans son livre, puis sur la notion d'attention qu'elle aborde aussi, pour tenter d'établir quelques liens avec la poésie.

Préconscient et pensée poétique

Je réunis ici quelques points qui me semblent pouvoir résonner avec la fabrique du poème :

« Le préconscient n'est pas encore nommé à l'époque de l'*Entwurf*, mais il se trouve vraisemblablement quelque part entre phi, psy et oméga, là où vœu et perception, désir et souvenir, pensée et désir tentent de coïncider⁸⁴. »

Le préconscient

« est essentiellement une fonction de médiation » qui fait de lui un « système intermédiaire entre inconscient et conscient (...) C'est un magasin de mots. L'investissement psychique préconscient est avant tout verbal ; il investit les représentations de choses, que surinvestit leur connexion avec les représentations de mots correspondantes⁸⁵. »

Soulignons : la représentation de choses (inconsciente) reste investie, et elle est surinvestie par la représentation de mots.

« Si les perceptions venant du dehors sont conscientes, les processus de pensée, intérieurs, se situent en partie dans le préconscient, qui est lié à la fois à la conscience et aux traces verbales⁸⁶. »

Enfin : « Liaison entre deux systèmes, dont l'un plus proche de la perception, le préconscient n'est pas seulement un réservoir, mais une fabrique de pensées⁸⁷ ».

Ainsi resitué au plan topique avec ses connexions d'une part à l'inconscient, aux traces verbales, et de l'autre à la perception/conscience,

⁸⁴ S. Rabinovitch, *op. cit.*, p. 92.

⁸⁵ *Ibid.*, « (...) le système préconscient apparaît, du fait que cette représentation de choses [inconscientes] est survenue de par la connexion avec la représentation de mots lui correspondant ». (S. Freud, « L'inconscient », *O. C. XIII*, PUF 1988, p. 240.)

⁸⁶ *Ibid.*, p. 87.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 94.

le préconscient, « magasin de mots », qui double d'une représentation de mots la représentation de choses, pourrait se situer au cœur de la fabrique du poème.

A propos de la cure analytique, Solal Rabinovitch insiste dans son livre sur le travail qui s'effectue dans le préconscient : pour l'analysant via l'association libre, et pour l'analyste via l'attention flottante.

La composition poétique m'a paru avoir sa propre modalité de travail préconscient : celle que Chalamov⁸⁸ appelait « l'aiguillage de la rime ».

« L'aiguillage de la rime »

Le poète travaille entre le cuir de la perception (dont il nous entretient dans les poèmes) et la chair de la conscience (je reviendrai plus loin sur l'attention que le poète met en œuvre). Il disposerait pour cela d'un outil, pas sans analogie avec l'association libre de la cure, « l'aiguillage de la rime ». Si les contraintes formelles du vers (rimes, nombre de pieds, structure métrique régulière du poème se sont allégées au fil du temps), il reste, en poésie contemporaine, des rimes partielles ou internes, des assonances ou consonances, le rythme, la répétition, etc.

L'aiguillage de la rime dont parle Chalamov, est une « technique de poète », qui joue ici un rôle de boussole ; elle a pour premier effet de déjouer l'attendu, le pré-pensé, elle emmène ailleurs, où il n'était pas prévu d'aller. Ce dont m'avait fait part (sans parler toutefois de préconscient) un poète russe contemporain, Olga Sedakova.

Cet aiguillage me semble avoir lieu dans le préconscient – puisqu'il s'agit de mots latents, ou de parties de mots (racines verbales, suffixes flexionnels etc.) – mais sa polarité est double : il pointe vers l'inconscient et vers la conscience.

Du côté de l'inconscient, « l'aiguillage de la rime », technique préconsciente, est aussi un moyen de saisir certaines traces mnésiques via leur matérialité sonore.

Et si Chalamov parle d'« aiguillage de la rime », Mandelstam, lui, parle de « convoitise sensuelle de la rime – *il disio* ! [le désir]⁸⁹»,

⁸⁸ Idée reprise sous différentes formes in Varlam Chalamov, *Tout ou rien*, Verdier, La Grasse 1996. Ainsi : « la tête chercheuse aimantée qu'est la rime met en mouvement des plaques entières d'impressions et d'événements » (p. 100) ; la rime qu'elle est un "instrument de fouille" (p. 110).

⁸⁹ O. Mandelstam, *Entretien Sur Dante*, op. cit., p. 12.

convoitise qu'il repère chez les poètes italiens de la Renaissance : la composition et l'audition du poème ne sont pas sans désir ni sans jouissance.

J'ajouterai une remarque en passant : si on envisage la poésie comme pensée, et « l'aiguillage de la rime » comme outil parallèle à l'association libre, alors on peut risquer l'hypothèse d'une *clinique du poème*. Avec des effets sur celui qui le compose et sur celui qui l'écoute (ou le lit).

La poésie est universelle : il n'y a pas de langue, ni de culture sans poésie ; au contraire de la psychanalyse qui n'est pas présente dans toutes les cultures – la poésie donc offre, ménage dans ces langues, ces cultures où l'inconscient n'est pas nommé comme tel, un passage vers l'inconscient, atteste de sa présence, lui confère une forme de reconnaissance. C'est chose admise pour le conte et le mythe – présents partout dans le monde – ça l'est moins pour la poésie où c'est dans la langue elle-même que se dessine en creux l'inconscient.

« L'aiguillage de la rime », pour revenir à lui, pointe du côté de cette « matérialité sonore de la pensée », ici poétique, dont nous parlerons plus loin.

L'attention entre perception et mémoire

D'après certains poètes, notamment Mandelstam et Celan, l'attention est l'une des qualités essentielles du « métier ».

En 1935-1936, Mandelstam parle de l'attention comme « vaillance du poète lyrique⁹⁰ ».

Quant à Freud, c'est à « l'investissement d'*attention* » qu'il attribue « l'éveil des signes de pensée en général ». On peut lire dans *L'Esquisse* :

« C'est bien l'investissement d'attention qui est la condition de l'éveil des signes de pensée en général ; ils apparaissent alors selon la loi qui veut qu'entre deux neurones reliés entre eux et simultanément investis, la conduction soit favorisée⁹¹ ».

⁹⁰ O. Mandelstam, *Été froid et autres textes*, Actes Sud, Arles, 2004, p. 122.

⁹¹ S. Freud, *L'Esquisse*, chapitre « Essai sur la présentation des processus psychiques normaux », *Lettres à W. Fliess*, Paris, PUF, 2006, p. 679.

La pensée proprement dite est aussi investissement – investissement dont Solal Rabinovitch nous rappelle qu’il est « l’un des noms du désir freudien⁹² ».

Un autre passage de *L’ange, le fou, le savant et le psychanalyste*, pourrait rendre compte, me semble-t-il, de l’importance que les poètes accordent à l’attention, plus précisément de sa place dans la fabrique du poème :

« *L’attention consciente* (...) permet un certain jeu entre associations verbales et frayages, et soutient la liaison des neurones psi avec les neurones servant aux images sonores et aux images de mot motrices. Nous voyons combien le *penser* est indissociable de l’*entendre* et du *mouvoir*, sans s’y confondre⁹³. »

Ainsi c’est par le biais de l’attention consciente, à entendre comme investissement voire surinvestissement, que le penser viendrait se lier à l’entendre et au mouvoir (celui de l’articulation de la parole). Il n’est pas étonnant que les poètes soulignent l’importance de ce qui « *permet un jeu* entre associations verbales et frayages existants », et « soutient » le nouage du « penser » (ici pour nous, la pensée poétique dans son processus) à la « matérialité sonore de la parole ».

Voyons à présent ce qu’écrit Paul Celan à propos de l’attention dans *Le Méridien* :

« L’attention que le poème tâche de porter à tout ce qui vient à sa rencontre, son sens plus aigu du détail, du contour, de la structure, de la couleur, mais aussi des « frémissements », des allusions, tout cela, je crois, n’est pas une acquisition progressive de l’œil (...) c’est bien plutôt, rassemblant la mémoire de toutes nos dates, une concentration⁹⁴ ».

Via l’attention, le poème noue peut-être à sa manière perception et mémoire.

L’attention du poète accueillerait « tout ce qui vient à sa rencontre », avec acuité. Mais ce qui vient vers lui est-ce perception ou mémoire ? Si l’on suit Paul Celan, ce qui vient vers lui relève plus de la mémoire, que son travail concentre.

⁹² S. Rabinovitch, *op. cit.* p. 79. Dans la citation, c’est l’auteur de cet article qui souligne.

⁹³ *Ibid.*, p. 94.

⁹⁴ Paul Celan, « Le Méridien », *Le Méridien et autres proses*, Seuil Paris 2002, p. 77.

C'est *lalangue* elle-même *via* ses connexions d'archivage des traces mnésiques (assonances, etc...) qui est mise à jour par la charrue-poésie qui « creuse le temps ». Pour Mandelstam, en effet, la poésie est « une charrue qui affouille le temps afin d'en faire émerger les couches profondes, le tchernoziom⁹⁵ ».

II – Matérialité sonore de la pensée

« Prisonnier de l'entendre, l'homme doit s'appuyer contre les sons pour penser⁹⁶ » écrit Solal Rabinovitch.

Revenons un instant au préconscient pour souligner son « origine sensorielle particulière ». Freud écrit : « Les restes verbaux proviennent essentiellement de perceptions auditives, de sorte qu'ainsi il existerait pour le système *Pcs* une origine sensorielle particulière⁹⁷. »

Les « images motrices du mot » sont négligeables, ajoute Freud, sauf en ce qui concerne les sourds-muets. Les « images motrices du mot » renvoient à la dimension articulatoire de la parole et plus précisément aux traces mnésiques liées à l'articulation langagière.

« Les lèvres d'hommes qui n'ont plus rien à dire

Gardent la forme du dernier mot prononcé⁹⁸... » – écrit Mandelstam dans un poème.

À ces mouvements et traces de l'articulation de la parole, certains poètes semblent particulièrement attentifs.

Paul Celan évoque la matérialité phonématique de la parole dans plusieurs poèmes ; ainsi dans « Glotte ouverte », du recueil *Partie de neige*, dont voici un fragment :

Glotte ouverte, flot d'air,
La
Voyelle, efficiente
Avec l'un des formants,

⁹⁵ O. Mandelstam, « Verbe et culture », *De la poésie, op. cit.*, p. 46. Le mot *tchernoziom* signifie les terres noires, l'humus.

⁹⁶ S. Rabinovitch, *op. cit.*, p. 134.

⁹⁷ S. Freud, « Le Moi et le Ça », *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1981, p. 232.

⁹⁸ O. Mandelstam, « L'homme qui trouve un fer à cheval », *Simple promesse*, Lausanne, La Dogana, p. 54-57. Traduit par L. Martinez.

Coups de consonne, filtrés (...) ⁹⁹

Et après la matérialité articulatoire de la parole, on peut aussi évoquer l'autre face, celle du sonore proprement dit, avec ces quelques lignes tirées d'un poème du même recueil :

Du passer nécessaire
les marches se dressent,
L'instillé dans l'oreille
y munit de parole l'antan ¹⁰⁰.

Concernant cette autre « face » de la matérialité sonore, on peut penser aussi au « désir d'entendre » évoqué par Rilke dans le Premier sonnet à Orphée ¹⁰¹.

Mais il est sans doute inexact de parler de deux « faces » de la matérialité sonore du poème : la part articulatoire et la part acoustique sont nouées, indissociables.

Babil et lalangue

Mandelstam entend ainsi le « coloris musical » du Chant XXXII de l'*Enfer* :

« On y trouve une musique labiale très particulière (...) A croire qu'une nourrice a mis la main à la phonétique. Tantôt les lèvres forment une moue enfantine, tantôt elles s'allongent en une ébauche de trompe.

Les labiales constituent une basse chiffrée, un *basso continuo* (...) Sur la portée viennent se percher les dentales, leurs clappements mouillés, leurs succions et leurs sifflements, leurs affriquées, ts, dz ¹⁰² ».

Mandelstam repère ici (à l'oreille), les caractéristiques de gazouillis et de babil de ce Chant, ainsi que la part active qu'a pu prendre à cette composition musicale une nourrice-*Nebenmensch*. Il note aussi l'application du corps aux mouvements articulatoires.

⁹⁹ P. Celan, « Glotte ouverte » (1968), *Partie de neige*, Paris, Seuil 2007, coll. Points, p. 107. Traduit par Jean-Pierre Lefebvre.

¹⁰⁰ P. Celan, « Du passer nécessaire » (1968), *op. cit.*, p.105.

¹⁰¹ Rainer Maria Rilke, *Les Élégies de Duino, les Sonnets à Orphée*, Paris, Aubier Montaigne, 1943, « Élégies de Duino », première partie, I, p. 143.

¹⁰² O. Mandelstam, *Entretien Sur Dante, op. cit.*, p. 63.

Mais l'articulation des sons du babil, Mandelstam la pense aussi comme une sculpture, comme le montrent ces lignes du poème « Huitains », consacré à la création poétique. Dans ma lecture, c'est du poète qu'il parle quand il écrit :

« Du murmure il pétrit l'épure
De l'épure il boit le murmure¹⁰³. »

Le mot russe traduit ici par « épure » signifie aussi « expérience ». Et le mot traduit par « pétrir » signifie aussi, selon le contexte, « modeler » ou « sculpter ». « Modeler » les sons renvoie à la dimension d'articulation de la parole.

On se souvient que le poète Mandelstam composait ses poèmes en murmurant. Il nous dit là que c'est de pétrir ou sculpter les sons du babil qu'il s'occupe. Travail d'artiste, de sculpteur.

Par ailleurs, le « babil », *liepet* (c'est aussi le balbutiement, ou le murmure), est phonétiquement très proche de *liepit* : « (il) modèle », « (il) sculpte ». On retrouve ici comment le signifiant, *via* la proximité signifiante, trace des chemins de pensée. Ce n'est pas réservé à la poésie (ça se retrouve ailleurs, par exemple chez Freud¹⁰⁴, et Lacan y fonde (ou y forge)) *lalangue*, mais la poésie porte sans doute cette dimension de matérialité signifiante et sonore de la pensée à son plus haut degré.

Pour terminer, laissons la parole à Mandelstam dans la traduction qu'en donne André du Bouchet :

« Aviser, entendre, saisir— acceptions diverses fondées jadis en un seul réseau sémantique. Au stade le plus reculé de la parole, nul concept, mais mouvance pure, effroi, pulsions ardentes, rien qu'appréhensions, exigences, sans plus¹⁰⁵. »

Quelque chose du savoir d'un poète se dit dans ce mythe de la parole à son origine. Dont témoignera son œuvre, en tant qu'elle participe de la pensée poétique.

¹⁰³ O. Mandelstam, « Huitains », *Nouveaux poèmes*, Allia Paris 2010, p. 104. Traduit par Christiane Pighetti.

¹⁰⁴ Jacques Le Brun, « Réflexions sur la théorie freudienne. À propos de l'au-delà du principe de plaisir. » *Carnets de l'EPSF* n°6.

¹⁰⁵ O. Mandelstam, *Voyage en Arménie*, Paris, Mercure de France, 1984, p. 27. Traduit par André du Bouchet.

Guy Lères

« Penser en RSI »

Il faisait si chaud dans cette petite librairie. Avant de sortir je me suis entendu dire à Solal, peut-être à titre d'excuse, « Je t'écrirai ».

Impossible alors d'y échapper aussi est-ce cette missive dont je ferai lecture ce matin.

Cher Solal,

Tu nous guides entre Swedenborg, Kant, Schreber, Socrate, Pascal et quelques autres sans oublier Freud et Lacan, pour avancer ta thèse. Cette relation intime qu'ils t'aideront à dégager, entre la pensée dite folle et la pensée normale¹⁰⁶.

N'est-ce ta manière de reprendre l'avancée de Freud ? « La pensée n'est qu'un substitut du désir hallucinatoire ...¹⁰⁷ ».

Si Freud t'offre tes marques, ta course te porte à Lacan et tu fais conseil à ceux qui le proposent à occuper cette invraisemblable place d'analyste de « penser en RSI ». Et davantage encore pour nous encourager à passer par l'imaginaire pour viser le réel, ce que certains prendront pour une audace sacrilège.

Ton passage par les anges autorisera-t-il le mien de faire détour par un autre discours, plus belliqueux ?

Suspens de pensée

A Paris, Hubert de Novion, nous parla du yoga de façon à la fois savante et vécue. Cela m'évoqua et je le lui dis, une notion élaborée par la discipline bouddhique du zen. Celle qui se prononce en japonais *mushin*. Ce terme désigne ce qui ne peut s'appréhender par la conscience et s'apparente à une pensée de non-pensée qui est la clef de voûte de disciplines diverses comme l'arrangement floral, la calligraphie ou ce qu'il est convenu de nommer en Occident, les arts martiaux.

¹⁰⁶ S. Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste- une affaire de pensées*, érès, 2017 p. 65.

¹⁰⁷ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 482 – GN-II/III – p. 572 « Das Denken ist doch nicht sanderesals der Ersatz des halluznatarischen Wunches... »

Un peu d'histoire

A partir du *Shōgunat* des Tokugawa (1603-1867) le zen a offert au pouvoir un curieux mais efficace alliage en se mariant avec le confucianisme. En simplifiant beaucoup, je dirai qu'il semblait écarter l'apprentissage des armes pour lui substituer une philosophie qui préconisait que le meilleur moyen de toucher une cible était de l'oublier. Finesse philosophique telle que Lacan nous en a appris les effets sur le maître occidental. Oublier la cible ne serait en fait qu'écarter la pensée du maître qui ordonnait le tir. Oublier sa vassalité serait le meilleur moyen de servir le discours dont elle est servie.

En pratique

Herrigel était un enseignant allemand qui voulut dans les années 50 se confronter à la pratique du tir à l'arc selon le zen. Comme il s'essayait en bon occidental à viser la cible son *sense*¹⁰⁸ lui crie : « Ne pensez pas à ce que vous avez à faire... Le coup n'a l'aisance requise que lorsqu'il surprend le tireur lui-même ¹⁰⁹ ».

Pourrait-on parler de l'aisance d'une interprétation qui pourtant requerrait les mêmes qualités de surgissement ?

Tout admiratif, Herrigel de proposer au *sense* de tirer de nuit, à l'aveugle. « Venez ce soir » lui fut-il répondu¹¹⁰.

La première flèche va se ficher au cœur de la cible. La seconde, du même vol, va entrer dans l'encoche de la première, et la fendant sur toute sa longueur, la faire éclater.

Michel Random commentera ce récit ainsi : « C'est le parfait non vouloir qui a réalisé le tir, le but lui-même est atteint de surcroit¹¹¹. » Voilà qui nous cause n'est-ce pas ?

De surcroit

« De surcroit », nous rappelle cette fameuse guérison que, comme la cible, nous devons ne pas vouloir pour, peut-être, l'atteindre.

Mais restons un peu encore dans ce Japon. Qu'est-il recommandé à ce guerrier appliqué ?

¹⁰⁸ Je préfère le terme japonais pour ne pas créer de confusion avec sa traduction habituelle qui est « maître ».

¹⁰⁹ E. Herrigel, *Le zen dans l'art chevaleresque du tir-à-l'arc*, Lyon, Paul Derain, 1961, p. 35.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 67.

¹¹¹ M. Random, *Les arts martiaux*, Paris, Fernand Nathan, 1977, p. 102.

Oublier la cible, comment ? En négligeant la mort, donc le maître absolu bien au-delà du *daimyo*, du *shôgun* et même de l'Empereur. Cela revenait en effet en faire-fi de sa subjectivité pour se diluer dans l'Umwelt. Prix de la justesse, ce transfert de maîtrise vers l'harmonie du geste. Mais pour y parvenir quel non-apprentissage ! Des années de postures détachées de leurs finalités, de déplacements glissés ou affirmés, pour vider le sujet et le faire devenir pure mobilité hors sens.

Ces exercices, kata en japonais, sont une chorégraphie dont chaque geste s'imprime comme tel dans le corps de celui qui s'y applique prêt à jaillir spontanément, en dehors de toute pensée, si une situation les provoque. « Penser avec les pieds » préconisait Lacan au psychanalyste. Les adeptes du *bushîdole* pratiquaient avant sa lettre, jusqu'à satiété.

Flottant

Cette pensée de non pensée n'est-ce pas ce qu'implique l'attention flottante chère à Freud ? Je ne résiste pas à la tentation de le citer dans l'article de 1923¹¹².

« ... le médecin s'abandonne à lui-même dans un état d'attention uniformément flottante, à sa propre activité mentale inconsciente » ... afin de capter « l'inconscient du patient avec son propre inconscient ». Comment dire de façon plus illustrative la communauté de discours où sont pris les deux protagonistes ?

Mais se glisser (a) en semblant ne saurait suffire pour viser un réel par la passe de l'imaginaire. C'est ici qu'intervient cette méthode que tu nous souffles de « penser en RSI ».

Les exemples que tu en donnes tant cliniques que théoriques emportent adhésion mais me laissent sur une question. Après coup repérer les brins, leurs passages dessus-dessous, ainsi que leurs mises en continuité et presque leurs contaminations, tout cela me paraît d'une juste lecture. Beaucoup plus difficile, me semble de suivre ces différents événements topologiques pendant le procès d'une cure, à partir de la place où nous aura logé l'analysant. Tout en respectant l'impératif de la fameuse attention flottante conseillée par Freud.

¹¹² S. Freud, « Psychanalyse et théorie de la libido », *Résultats, idées, problèmes*, tome 2, Paris, PUF, 1985, p. 56.

Strophe analytique

Le « travail de l'analyste » serait, lui, comme la fabrication « d'un imaginaire modifié qui se greffe sur l'imaginaire laissé plus tôt en panne dans la continuité avec le réel¹¹³. » La non-spécularité particulière à cet imaginaire permettrait alors de faire émerger un réel « dégagé de la jouissance R-I ». Pour amener l'analysant à ces « gestes », il faut pouvoir les anticiper « d'un peu » et pour cela il faut non seulement y être passé mais aussi pouvoir lire, la tresse et rendre « visible ce réel de l'impossible du rapport sexuel¹¹⁴ ».

C'est cette lice dont tu tisses les fils. Elle topologise l'essai de Lacan lors de la conférence du 8 Juillet 1953 intitulée « Le symbolique, l'imaginaire et le réel¹¹⁵ ».

Tu conclus que cette tresse doit aboutir à se nouer borroméennement. Pour l'effectuer s'impose une série de « gestes » répétitifs qui ne sont pas sans rappeler les *katas*, comme eux hors sens. Comme « reconnaître un nœud borroméen dans le noir », lire la tresse selon ce mode de lecture dont usent les aveugles avec les doigts. S'y appliquer pour « attraper le réel pour le rendre lisible¹¹⁶ et pousser cette lecture jusqu'à l'impossible. Pour y parvenir tu recommandes de « penser avec des ronds de ficelles un récit qui ne peut se penser avec des mots » car « si on part de ça, on part de l'impossible¹¹⁷ ». Ici commence une clinique borroméenne. Chaque passage par le réel, je dirais chaque changement de discours, permet de le « voir » un peu plus et ainsi de passer par l'imaginaire¹¹⁸.

Lacan ébauchait ce conseil après en avoir constaté la difficulté : « (...) à manipuler ce petit nœud (le NB), vous vous familiariserez, au moins avec vos mains, avec ce quelque chose auquel de toute façon, vous ne pouvez rien comprendre, puisqu'il est tout à fait exclu que ce nœud vous le sachiez¹¹⁹ ».

¹¹³ S. Rabinovitch, *op. cit.*, p. 154.

¹¹⁴ S. Rabinovitch, *op. cit.*, p. 146.

¹¹⁵ J. Lacan, *Le symbolique, l'imaginaire et le réel*, 1953, inédit.

¹¹⁶ S. Rabinovitch, *op. cit.*, p.145.

¹¹⁷ S. Rabinovitch, *op. cit.*, p.150.

¹¹⁸ S. Rabinovitch, *op. cit.*, p.161.

¹¹⁹ J. Lacan, *RSI*, inédit, leçon du 14.01.75.

Gestes

Le conseil nous invite à pratiquer des « gestes », une manipulation d'un objet sans esprit, de le comprendre car reconnaître où l'on passe n'est pas comprendre. Sommes-nous si loin du *mushin* dont je vous ai baigné tout à l'heure ? Et si la familiarisation avec la tresse et le nœud borroméen n'était notre pratique de *kata* ?

Kata qui s'éloignerait de tout discours de maître et de mise en rapport et qui se déploierait sans plus d'esprit de but. Cette fois il ne s'agit plus d'un imaginaire au service du maître mais d'un désir appliqué, sans le recours à aucun maître, à viser un réel.

Et de permettre, à l'issue, l'exercice « du savoir de l'impuissance¹²⁰ ». Celle-ci est modale et permettra à celui qui s'y risque, de s'offrir à la place du psychanalyste qui le laissera « dépouillé de toute défense (pour) adopter ce métier mélancolique d'analyste et en supporter, à la clef de chaque cure, le désêtre¹²¹ ». Désêtre du sujet suppose savoir et catastrophe narcissique. Ainsi nos *katas* se distingueraient de ceux du *bûdo* de ne pas se justifier d'une hypothétique harmonie mais bien au contraire de viser à une dysharmonie du rapport sexuel. J'en étais là d'essayer de te dire quelque chose de ce que ton ouvrage m'avait suggéré quand j'ai levé mon crayon pour aller participer aux « Éléments de topologie » de Christian Centner. Ainsi non seulement j'allais tripoter des ronds de ficelle les yeux ouverts (mais quand même), mais quelle ne fût pas ma surprise d'entendre Christian conclure à peu près dans les termes de mon propos et soutenir que c'est justement parce que « les nœuds résistent aux pensées » jusqu'à les inhiber, qu'il vaut de s'y appliquer et se décrasser les boyaux de la tête à leur insu. Alors participons aux « Éléments » de Christian Centner comme à l'atelier qu'il anime avec Claude Garneau.

Vous aurais-je incités à relire si juste de Solal, si difficile, touffu, pour tout dire baroque avec ses incidences poétiques ? Cet opus, sans ambages, est pour moi la plus précieuse advenue pour la psychanalyse depuis longtemps.

Merci, chère Solal.

¹²⁰ J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, leçon du 4.11.71, cf. « Je parle aux murs », Paris, Seuil, 2011, p. 40.

¹²¹ S. Rabinovitch, *op. cit.*, p. 234.

Daniel Bartoli

« Communication sans titre »¹²²

J'ai tenté jusqu'à ce moment limite d'éviter cette communication, jusqu'à abandonner mon papier dans la salle de conférences... personne n'a jugé bon de nous en priver...

Sans titre à intervenir je me vois donc contraint à le faire.

Comme vous l'imaginez et comme vous sans doute, j'ai lu ce livre plusieurs fois...et dans tous les sens !.. Qui plus est dans l'inquiétude d'avoir à vous en dire quelque chose.

D'emblée je l'ai lu « comme un savant ». L'échec était prévisible. J'ai frôlé la noyade dans cet « océan de savoir ».

Ensuite j'ai tenté la traversée « comme un psychanalyste » ! Mais qui peut se prétendre tel pour la si longue durée de la lecture ?

J'ai donc décidé d'attaquer l'affaire « comme un ange » !.. Au risque de disparaître...Comme nous l'a appris Jacques Le Brun ce matin, c'est là semble-t-il une manière d'ange, une facétie qui leur est commune. D'autant que ma nature d'aptère, comme dit Sol, m'a beaucoup desservi et précipité dans un grand vertige. La conjugaison du verbe « amuir » dans le même paragraphe n'a pas aidé à mon envol, je me suis donc ramassé. L'auteur aurait pu pour qualifier certains anges user d'un terme encore plus rare : les apténodytes qui est le nom savant de certains manchots. C'est un animal bien sympathique le manchot, rigolo et maladroit, auquel il est plus facile de s'identifier qu'à des mites sexuées ou non. À ce propos, dans son *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des biens nantis*¹²³, Desproges nous dit : « certains insectes, comme les mouches de plafond, possèdent des ventouses sous les pattes, qui leur permettent de coller aux ptères ». Vous mesurez à quelle misérable méditation l'identification à l'ange m'avait entraîné...

C'est honteux !

¹²² L'auteur ayant souhaité conserver la forme orale de son intervention, les notes de bas de page sont introduites par la rédaction.

¹²³ P. Desproges, *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des biens nantis*, Seuil, 1997.

Fatalement, il ne me restait qu'une occurrence, lire ce livre comme un fou !.. C'est heureusement ce que j'ai fait. Et là enfin tout s'est éclairé : je n'y comprenais rien !! Mais alors rien... Voilà une expérience que je suis sûr de ne pas partager avec vous. Surtout après tout ce que j'ai entendu depuis ce matin et qui fait mon admiration. Donc, je n'y comprenais rien, mais curieusement, de façon exquise comme on le dit de certaines douleurs, j'en percevais quelque chose... La chose parlait ! Avec insistance, patiente et déterminée. L'objet livre était vivant... libre en quelque sorte ! Vivant comme tous les bouquins de Sol. Il faut s'en méfier, ils ont comme leur auteure des sautes d'humeur. D'ailleurs, quand je suis allé quérir quelques éclaircissements cela s'est soldé par une dispute !

Il y a quelques années à Istanbul à propos du livre sur le transfert je leur ai dit : « attention il est vivant ! » ça leur a fait drôle là-bas... Ils m'ont quand même, ou peut-être de ce fait, laissé repartir.

A ce stade il faut préciser ce que c'est que « lire comme un fou » même si tout ce que je viens de balbutier vous en a donné une petite idée... Eh bien, je dirais que c'est retrouver sans médium et à titre d'expérience ce que Freud décrit dans « L'inquiétante étrangeté »¹²⁴ et qui est à mon sens son apport majeur à la question des psychoses. C'est entendre que ce qui a surgi de la lecture est une retrouvaille : celle d'un état forclos ! Retrouvailles d'un lieu et d'un vécu primitif dans lesquels rien ne vaut parce que tout s'équivaut sans reste : images sans contours ni formes, ni sons associés. C'est de psychose primordiale qu'il s'agit, état commun à tout être humain pour son départ. C'est le chaos originel que l'écriture tente d'endoctriner.

Endoctriner le chaos : c'est ça la pensée.

Cette affaire se situe hors la compréhension du savant, loin de la portée de l'ange, à des années lumières de celle du psychanalyste. Là j'exagère, l'un des plus fameux d'entre eux a bien vu que c'est l'écrit qui ordonne le chaos par l'agencement du récit (heureux anagramme) ; je le cite :

« l'analyse n'est pas une simple reconstitution du passé, l'analyse n'est pas non plus une réduction à des normes préformées, l'analyse n'est pas un *epos*, l'analyse n'est pas un *ethos* ; si je la

¹²⁴ S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Folio essais, 1985.

comparais à quelque chose c'est à un récit qui serait tel que le récit lui-même soit le lieu de la rencontre dont il s'agit dans le récit¹²⁵. » Mon royaume pour un alambic, au secours, produire ne serait-ce qu'une phrase de ce tonneau...

Ça se présente comme le traitement d'un au-delà du langage. Autrement dit ça se lit, ça s'entend plutôt comme un poème ! Et ça tombe bien, c'en est un !

Là, j'étais retombé en terre d'équilibre... A qui viendrait l'idée de tenter de comprendre Mallarmé ou René Char abondamment cités par Solal ? Ou mieux encore le Coran qui reste fermé à quiconque ne lit pas la langue arabe et encore pas n'importe laquelle, parce qu'il est proféré par un ange à l'adresse d'un poète ébloui. Et combien d'autres textes, dont ceux de Lacan qui va se définir lui-même comme un poème ! Tout cela se situe dans cet au-delà, ils tendent vers cet horizon que Solal nomme « pensée ».

Comme vous le voyez, il s'agit dans cette lecture de relever une énigme indéchiffrable par les moyens convenus. Opération risquée voire impossible. Pourtant l'auteure invite au piège de la compréhension : introduction complète et raisonnée, chapitres élégants et paragraphes ciselés aux titres évocateurs, imagés et sonores, références en cascades ouvrant à des myriades de citations et de métaphores. La table des matières, que pour ma part j'ai déplacée au début de l'ouvrage, annonce ce qui ressemble furieusement à une démonstration, donc à un écran.

Dès lors, il est certain que Sol nous cache quelque chose : l'énigme du roman policier qu'elle rêve d'écrire, nous promet et remet sans cesse ? Qui est coupable ? La réponse est partout dans le texte. Comme dans celui, essentiel pour ce qui est de lire, le formidable travail de Pierre Bayard *Enquête sur Hamlet*¹²⁶ ... Exploration ô combien nécessaire et toujours urgente... Car enfin il faut sortir cette andouille de Claudius, parfait normopathe, de l'enfer où il croupit depuis si longtemps. Coupable idéal, désigné par sa place même dans la chaîne qui le contraint, nous le croyons encore aujourd'hui l'assassin du roi du Danemark... C'est ainsi que nous sommes fabriqués, nous croyons tout, absolument tout, de ce qu'on nous dit !..

¹²⁵ J. Lacan, *Le Séminaire VI, Le désir et son interprétation*, Éditions de la Martinière et le Champ Freudien Éditeur, 2013, p. 572.

¹²⁶ P. Bayard, *Enquête sur Hamlet – Le dialogue de sourds*, Minuit Double, 2002.

Peu importe l'exactitude factuelle, la vérité et tutti quanti, que le meurtrier se démène, s'agite, passe son temps à avouer, dire, mimer, hurler la scène du crime, personne ne l'entend ni ne l'écoute puisqu'il est fou !

Le même auteur Pierre Bayard a donné dans une série magnifique son fameux *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*¹²⁷ où il analyse et critique la notion même de lecture. C'est un titre trompeur et un conseil auquel j'ai eu la tentation un temps de me ranger... C'était tentant.

Bon ! J'en étais là encore ! Le lire comme un fou ! Normal, dirons certains que dans cette posture je n'y comprend rien. Et bien c'est le contraire, comme je l'ai déjà dit par l'évocation d'une zone frontière avec l'inconnu : « un au-delà du dire » ; mais surtout pour une autre raison : parce que le fou repère au moins une chose : l'importance des prémices dans tout discours. Il est rodé à ce repérage parce qu'il y va de sa survie...

Les fous souvent, comme les vieux psychanalystes nos maîtres, (je veux dire les anciens qui ont le temps pour eux, je ne peux pas m'empêcher de penser à Jean Clavreul), ...ceux-là savent donc que dans l'introduction d'un texte comme dans le premier des entretiens préliminaires à la cure : « tout est dit ».

Au passage et à titre d'exemple, j'ai buté sur cet accident, véritable formation de l'inconscient, que je vous cite : « l'inépuisable murmure de la pensée, de l'ange au peintre, du savant au psychanalyste », ...où il appert que dans le titre, le fou a remplacé le peintre... Cela devrait satisfaire les deux, puisque le second peint essentiellement la folie dont le premier est un tableau vivant et rusé.

Pourquoi ce glissement du peintre au fou ? Ma réponse est que, selon l'auteur, le fou peut à lui seul occuper toutes les places et imposer sa lecture.

Parce que contrairement à ce que Sol affirme, son livre traite essentiellement de la psychose. Poursuivons donc cette lecture comme un fou.

Ma première réaction, je dois le dire a été celle de l'humeur ! Les fous sont des gens infréquentables parce qu'ils ont de l'humeur ! C'est précisément ce que Peter Sloterdijk reproche aux psychanalystes : ne pas prendre en considération le *thymos*, l'*éris*, la colère, l'émoi, l'effroi... et ce au bénéfice exclusif d'*Eros*. Bref, j'ai ressenti une vive irritation aggravée d'agitation que le ton général du texte : assertif, souvent performatif,

¹²⁷ P. Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, Les éditions de Minuit, 2007.

toujours prédicatif, n'était pas fait pour apaiser. Si peu de doute apparent, autant de certitudes affirmées et tant de sagesse inébranlable inquiètent les fous, qui supportent très mal d'être assignés aux énoncés du savoir. Parce qu'ils ne savent rien, les pauvres, comme les enfants, ... Rien d'autre que la vérité qu'ils disent.

Du coup, j'ai fait le plein des reproches que j'avais bien l'intention de lui présenter aujourd'hui. En vrac, j'en ai retenu quelques-uns :

Définitivement Sol, le Séminaire III ne s'intitule pas *Les psychoses*, comme tu le sais, mais *Les structures freudiennes des psychoses*. L'exemplaire du commerce (car c'en est un) porte un titre fautif, comme l'est d'ailleurs logiquement le texte qui suit, incompréhensible, sauf à parler le sabir orienté de son promoteur.

L'énoncé « dialogue psychotique » et sa mise en rapport avec la passe m'a stupéfié. D'autant que pour résoudre cette mise en rapport on voit surgir sans la moindre explication : l'autre non-spéculaire !

Le divin donné comme symbolique, ça m'a fortement secoué et jeté dans une perplexité anxieuse... comme certains énoncés, étranges chausse-trappes comme par exemple : - « Freud (Juif sans dieu) et Lacan (de culture catholique) ... » qui introduit un balancement très inconfortable... ou : « car l'existence de l'inconscient donne même texture au processus de pensée d'un fou, d'un écrivain, d'un amoureux ou du monologue d'une femme ». Des anges passent... Serait-il possible d'imaginer une amoureuse ou le monologue d'un homme ? Iago pourrait-il donner la réplique à Molly Bloom ? ...

Stop !! Je m'aperçois que je tombe à pieds joints dans les travers que je reproche à Sol. On n'en sortira pas comme ça. J'ai réalisé que ces manifestations d'ire n'étaient que l'écume du problème. Il fallait revenir au point de départ ! Chercher ce point, celui où se manifeste que ça ne va pas ! Il s'agit d'un discord fondamental.

L'exposé du désaccord sera sans doute plus utile que la critique, d'autant qu'il dure entre nous depuis bientôt un demi-siècle. Au passage il ne nous a jamais empêché de travailler avec des fous considérables.

J'ai vu et entendu Solal dire et faire avec eux des choses stupéfiantes d'une étonnante efficacité... ses interventions me semblaient parfois relever d'un registre tout à fait incongru à l'hôpital : celui du guérisseur ! Celui-ci ne cherche ni confirmation ni transmission de son acte. Il se contente éventuellement du seul récit oral, dont il n'attend rien.

Comment définir le noyau de notre désaccord ? Il apparaît d'emblée à la page 10 du livre c'est-à-dire à la page 2 de son

développement. Il y est traité, au temps des prémices, avec talent, de la pensée folle et de la pensée familière (merci au passage de nous avoir épargné le terme de pensée normale), « familière » est d'autant bien venu qu'il nous renvoie à l'inquiétante étrangeté.

Ce court passage introductif où les deux pensées sont mises en continuité, au point qu'on a du mal à démêler ce qui pourrait bien les différencier, va organiser toute la suite de l'ouvrage. Or, il n'est pas certain, c'est le moins à dire :

Que la pensée folle soit la lumière de l'autre... Pas plus qu'elle n'en serait l'ombre. Swedenborg et Schreber ne contredisent en rien l'assertion de Pierre Legendre selon lequel la raison est une conquête sur la folie. C'est l'arraisonnement du chaos, son endoctrinement dont je parlais tout à l'heure.

Que le délire soit l'envers de la théorie... Lacan donne cette formule dans le contexte de l'analyse des écrits de Schreber. Cela ne saurait s'appliquer à la notion de délire en général. Le délire ne dit rien que lui-même... Par contre il produit des effets remarquables dans le registre du mouvement jusqu'à celui de l'acte.

Que la psychanalyse des « psychoses » (terme à revisiter) aide au traitement des névroses... L'inverse s'est imposé jusqu'à aujourd'hui avec aussi peu d'efficacité. Bref, vous le voyez la question porte sur l'idée de continuité entre les deux pensées, ou sur leur différence ou discontinuité qui oppose au bout du compte les états dits psychotiques à ce que je nomme les états compatibles. La question n'est d'ailleurs pas dans cette opposition : continuité/discontinuité.

Freud nous a transmis l'idée que la pensée c'est l'angoisse qui traite l'effroi.

Voilà un éclair qui aide à séparer radicalement les névroses dont le fond sensible et réactif est l'angoisse, des psychoses qui se manifestent, hors symptômes, par l'effroi.

Là est la théorie de la séparation névrose/psychose. Là aussi est la définition de l'espace laissé au praticien.

Pensée folle et familière s'inscrivent dans « cette essentielle disparité ». Voilà le noyau du désaccord, le point où le débat doit s'instaurer maintenant.

On trouve chez Lacan le témoignage de cette disparité lorsqu'il en appelle à « une psychanalyse du moi, différente d'une psychanalyse de

l'inconscient¹²⁸ » et comme disait Allouch « susceptible, pour autant qu'elle parvienne à se constituer comme telle, de fournir les moyens d'un abord thérapeutique des psychoses¹²⁹. » Vous imaginez les conséquences de cette affaire dans la pratique !

Il y a bien longtemps justement Allouch prévoyait le destin d'un tel appel, « mais quand rien ne vient répondre à un appel, le mieux est encore que celui qui l'a lancé, s'il en a le courage, produise lui-même cette réponse, même s'il s'expose ainsi à redoubler l'isolement d'un appel désormais reconnu comme ayant été sans écho. » C'était bien vu vous en conviendrez.

Finalement ce que je vous raconte aujourd'hui est un appel : que ce livre coruscant ouvre le débat nécessaire et urgent !

Car enfin : qu'en serait-il d'une discipline, la nôtre, qui depuis sa naissance, pour ce qui concerne les états dits psychotiques, a produit aussi peu de concepts opératoires ? Ainsi Lacan notait qu'un demi-siècle de freudisme appliqué à la psychose laisse son problème encore à repenser, autrement dit au statu quo ante notait Lacan.

Aujourd'hui, plus d'un demi-siècle de lacanisme, donc, plus d'un siècle de psychanalyse, confinerait-il au même résultat : « ahaner à la rame sur le sable » ?

Oui si nous en restons là !

Non si nous sommes capables de remuer les cendres pour leur faire dire leur pensée !

¹²⁸ J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 280.

¹²⁹ Jean Allouch, « Un pas... ou deux dans l'abord de la paranoïa », *Un siècle de recherches freudiennes*, Toulouse, érès, 1986, p. 137-146.

Autour du livre
*« L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste.
Une affaire de pensées »*,
le 23 septembre 2017, à Aix-en-Provence

La jouissance maternelle

« La bête de Méduse¹³⁰ », jeu de mot un peu énigmatique. Belle évocation d'une figure de la castration, qui m'a remémoré un cas clinique oublié depuis longtemps. La lecture de ce texte est venue défier le silence et l'oubli qui recouvraient toutes les questions et l'effroi d'une équipe qui assistait médusée à la violence qu'exerçait une mère sur son enfant, son fils.

« Faire quelques nœuds borroméens, c'était pour Lacan tenter d'écrire ce qui fonde la psychanalyse : il n'y a pas de rapport sexuel¹³¹ ». La structure du nœud est fondée sur l'équivalence des trois ronds, R, S, I, c'est-à-dire sur leur non-rapport. Un rapport se structure de ce qu'il n'y a pas équivalence. En cas de non-équivalence on peut écrire ce rapport. La jonction entre R et I écrit le rapport. « En tant que raboutage, cette jonction est *rapport* entre R et I, soit l'inceste avec la mère, à refouler dans le trou du refoulé originaire de S¹³² ». À ce propos, Freud parlera de « refoulement particulièrement inexorable¹³³ ». Le rapport qu'écrit R I, soit la jouissance de l'Autre, incarne dans ce cas clinique, la jouissance de la mère. L'interdit est porté sur cette jouissance dans laquelle le sujet s'abolit comme parlant : « C'est cette jouissance maternelle, gloutonne, inassouvie (un trou, quoi) qui doit être refoulée en tant que dernier réduit du rapport sexuel¹³⁴ ».

Freud nous raconte que les peuples primitifs luttent contre le désir d'inceste par une série de prohibitions dont les lois de l'exogamie, façon de refouler, d'oublier, ce que Lacan accentue par cette indication que je cite grossièrement : ce désir d'inceste est tellement là que même les analystes l'ont oublié. L'interdiction de l'inceste est au principe de la loi primordiale, il n'en demeure pas moins que le désir d'inceste est identifié au désir primordial. Pour tout sujet fille ou garçon, il y a une phase précœdipienne d'attachement à la mère. C'est, nous dit Freud « la fixation incestueuse

¹³⁰ S. Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste*, Paris, érès, 2017, p.196.

¹³¹ *Ibid.*, p.161.

¹³² *Ibid.*, p.195.

¹³³ S. Freud, « Sur la sexualité féminine », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970, p.147.

¹³⁴ S. Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste (...)*, *op. cit.*, p. 197.

intensive de l'enfance¹³⁵.» Cet attachement doit sombrer du fait qu'il est le premier et tellement intense. Et cela vaut pour la mère et pour l'enfant. La mère ne doit pas jouir de l'enfant, l'enfant ne doit pas jouir de la mère.

« (...) le lien premier à la mère se formule d'un interdit qui dit la possibilité même de ce qu'il inter-dit : non, d'où tu viens tu ne rentreras pas dans le ventre qui t'a craché(e) et de même tu ne réintégreras pas ton propre produit. Car ce lien ne fait pas de distinction entre une mère et son enfant¹³⁶ ».

À partir du séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan conceptualisera la jouissance autour de la Chose, *das Ding*. *Das Ding*, « cet Autre préhistorique impossible à oublier¹³⁷ », placée au cœur même des représentations du sujet et autour de laquelle le désir ne cesse de tourner. Il n'y a pas de représentation de la Chose, place vide que viendra occuper la mère. La mère viendra occuper la place de la Chose : mère toute, mère phallique qui pourra créer l'illusion de l'impossible fusion entre elle et son enfant. La jouissance se définit par la Chose, c'est-à-dire, comme nous le rappelle l'auteur « une jouissance qui contient en elle la possibilité du sadisme le plus radical ou celle de la sainteté¹³⁸. » Pour Lacan, « de quelque façon qu'il jouisse, il n'appartient qu'à un corps de jouir...ou de ne pas jouir¹³⁹. »

Ce cas clinique nous montre comment une mère qui jouit de son propre corps en vient à jouir du corps de son propre enfant. Elle nous fait passer d'un corps jouissant de lui-même à celui du jouir du corps de l'autre, au sens objectif de ce génitif.

Sur ce versant la mère peut faire ce qu'elle veut de son enfant, y compris dans ce cas le faire découper en morceaux à l'aide de la chirurgie. L'enfant ne dit mot : là où la fonction paternelle ne peut faire limite à la jouissance, le sujet se trouve laissé en plan par sa trop grande proximité avec la Chose. Ce cas clinique fut une histoire sans paroles. La mère ne répondait pas à nos demandes de rendez-vous. Du fils mutique, nous

¹³⁵ S. Freud, « Sur la sexualité féminine », *La vie sexuelle*, *op.cit.*, p.147.

¹³⁶ S. Rabinovitch, *op. cit.*, p. 196.

¹³⁷ J. Lacan, Le Séminaire, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 87.

¹³⁸ S. Rabinovitch, *op. cit.*, p. 217.

¹³⁹ J. Lacan, Séminaire, Livre XIII, *L'objet de la psychanalyse*, leçon du 27 juillet 1966. Inédit.

espérons un cri qui serait signe de vie, qui serait l'appel d'un sujet menacé de s'engloutir dans la jouissance mortifère de l'Autre. Il ne tenait qu'à nous d'espérer. Quant au sujet, il s'engageait dans un aller sans retour. Lacan nous rappelle que celui qui a expérimenté l'inceste maternel, n'est pas du tout, dans l'analyse, un sujet comme les autres : il est frappé d'une telle *Verleugnung*, même s'il ne sait rien de cet inceste¹⁴⁰.

Ce qui est incestueux dans ce cas clinique, c'est la façon dont cette mère prive progressivement son enfant de ses organes, le privant par conséquent de la possibilité de vivre séparé d'elle. Ce scénario qui se déroule hors langage, ne laisse aucune chance au sujet d'accéder à la parole.

Tous les actes incestueux ne sont pas souvent aussi violents. Beaucoup d'entre eux, cependant, sont ravageurs pour le sujet.

¹⁴⁰ S. Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste (...)*, op. cit., p. 198.

La pomme, la truite, le cochon de lait et la sirène

Si ce livre¹⁴¹ ne reprend pas la thématique de ce qui donne le plus à penser, ou du don de la pensée, c'est pour la raison bien simple qu'il fait ce qu'il dit : il nous donne à penser, non seulement ce que sont la pensée, le penser, l'impensable, mais aussi ce que sont la cure, la psychanalyse, la parole, le discours, le dire, bref, l'existence.

Ce livre est un don de pensées à recueillir et à laisser travailler dans le temps. Lecteurs avides que nous sommes le plus souvent, nous oublions toujours la durée d'écriture qu'est un ouvrage, la construction qu'il nous offre et qui semble évidente ou pas. Le suivre dans ses méandres, c'est apercevoir les sentiers tracés par l'auteur.

Ce livre est un livre-somme, somme de l'expérience, somme de l'étude, somme de l'écriture, qui désarçonne lecteurs et lectrices, car il y est parlé de l'expérience psychanalytique, de ce qui s'y passe, de ce qui s'y joue, de ce qui s'y pense et de ce qui ne s'y pense pas ; pour ce faire, l'écriture mène le lecteur par le bout du nez car elle n'est jamais démonstrative : elle ne cesse de le solliciter dans sa propre position.

Deux souvenirs de lecture au fil de ces pages me sont venus :

-les deux grandes œuvres de Levinas, *Totalité et Infini* et *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, dans lesquelles l'écriture si ardente de Levinas interroge tout le discours philosophique et donne à le penser autrement,

-autre souvenir, ces quelques mots de Levinas lui-même dans un texte consacré à Derrida et malicieusement intitulé *Tout autrement* :

« Au départ, tout est en place, au bout de quelques pages ou de quelques alinéas, sous l'effet d'une redoutable mise en question, rien n'est plus habitable pour la pensée¹⁴². »

Enfin, il y a la beauté poétique de nombre de pages qui conduit à laisser tomber « nos anges d'aujourd'hui », à savoir « les feuilles des

¹⁴¹ S. Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste. Une affaire de pensées*, érès, collection « Scripta », 2017.

¹⁴² E. Levinas, *Noms propres*, 1976, Fata Morgana, p. 82.

livres¹⁴³ » que nous lisons, les feuilles du livre qui nous réunit ce jour. Pour l'instant, tenons ces anges en mains.

La lecture, ainsi que le travail avec d'autres, font donc toucher à ce tranchant de l'interrogation et à ces déplacements auxquels convie l'auteur. Il faut s'y mettre. C'est bien l'écriture qui produit cet effet de dépaysement, d'incitation à quitter le bien connu pour l'inconnu. Un tel effet d'ébranlement est une invitation à penser, à continuer à penser. Sur ce chemin, deux questions m'ont retenu et m'ont conduit à aller voir en amont de cet ouvrage. Ces deux questions sont :

- celle de la mélancolie
- celle de l'impensable et de l'impensé de l'histoire.

De la mélancolie

La mélancolie jalonne l'ouvrage, d'abord par l'indication de la place qu'elle prend chez Kant, et justement comme un lieu frontière entre pensée délirante et philosophie.

« L'expérience philosophique s'avère en effet indissociable d'une expérience mélancolique. (...) L'inexistence de l'objet amoureux, ajoutée à l'expérience d'une inconsistance de la vie sensible, définit en effet l'expérience mélancolique, maladie ou simple sentiment ruineux de la vanité des choses¹⁴⁴. »

La mélancolie est une expression de l'âme moderne. Mais cette « conception molle » de la mélancolie est insuffisante.

Blaise Pascal, a été diagnostiqué de cette belle formulation : « Une mélancolie hypocondriaque, dont le site est l'organe de l'entendement¹⁴⁵. »

Et vous poursuivez, élargissant le spectre :

« Les mélancoliques allègent leurs misères en redoublant de travail : *souffrir parce qu'ils pensent, penser parce qu'ils souffrent*, voilà toute leur vie¹⁴⁶. » Le mélancolique fait un certain usage de la pensée pour tenter de parer à la souffrance.

Nous emmenant vers Artaud, vous insistez :

¹⁴³ S. Rabinovitch, *L'ange...*, op. cit., p. 203.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 27.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 48.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 48.

« Ainsi le mélancolique souffre deux fois, il souffre parce qu'il pense, et il pense parce qu'il souffre¹⁴⁷. »

Beaucoup plus avant dans le livre, dans le moment intitulé « La queue de pensées¹⁴⁸ », vous donnez à entendre ce qu'est la mélancolie :

« La mélancolie met au travail cette présence de la négation dans une pensée qui réfléchit. Ni réduction au néant, ni chiffon qui effacerait le tableau noir, la négation mélancolique exerce un pouvoir de penser dans la contingence du « ne pas pouvoir ne pas pouvoir penser », conjointe à l'impossible du « ne pas pouvoir penser » la chose même que nous ne pouvons pas ne pas pouvoir penser¹⁴⁹. »

Il y a donc ce lien très fort entre pensée et mélancolie.

La dernière occurrence, me semble-t-il, est presque au terme de l'ouvrage, et j'aimerais vous entendre sur ce que vous avancez là ; vous parlez dans *Se reconnaître entre soir*, du passage de l'analysant à l'analyste, et de celui qui accomplit ce passage, vous dites : « dépouillé de toute défense, il pourra adopter ce métier *mélancolique* d'analyste, et en supporter, à la clef de chaque fin de cure, le désêtre¹⁵⁰. » mélancolique étant en italiques, donc souligné.

Mélancolique, le métier d'analyste, tout autant que celui du philosophe, si, comme vous l'écrivez, « L'expérience philosophique s'avère en effet indissociable d'une expérience mélancolique¹⁵¹. » ? Est-ce la même mélancolie ?

L'impensable et l'impensé de l'histoire

Lorsque nous touchons à la question de la pensée, des pensées et du penser, nous ne pouvons qu'arriver à l'impensable et à l'impensé.

Il y a d'abord ce que vous soulignez dans *La folie du transfert*¹⁵², en reprenant un propos d'Annie Tardits : « Il y a une aversion de la pensée pour l'objet de la psychanalyse, c'est que faire entrer le sexuel dans la pensée, c'est le porter à sa limite¹⁵³. »

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 63.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 182.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 184.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 234.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 27.

¹⁵² S. Rabinovitch, *La folie du transfert*, érès, collection « Scripta », 2006, 2007, p. 79.

¹⁵³ A. Tardits, *Les formations du psychanalyste*, érès, collection « Scripta », 2000, p. 55.

Et il y a ensuite, et surtout, un impensable et un impensé dans l'histoire et de l'histoire ; vous le faites surgir par des phrases précises.

L'interrogation est ancienne, elle est présente dans votre œuvre depuis le début :

Dans *Écritures du meurtre*¹⁵⁴:

« La « conception de la filiation bouchère » (Legendre) dont hérite, depuis les nazis, la science moderne a détruit ce nouage entre nom et chair, entre verbe et corps, pour faire de la filiation un pur lien de sang que le sang peut effacer à loisir. Il s'est agi dans l'entreprise nazie d'un meurtre à l'envers : il fallait non seulement tuer le père (les juifs), il fallait non seulement éliminer toutes les traces du meurtre, mais il fallait aussi éliminer les traces du père lui-même. Les traces de cette destruction de traces lui sont homomorphes : ce sont des bouts d'écriture éclatée, hors-sens, des sigles, des « signifiants non phonématiques » (Anne-Lise Stern), des « tags ». Le savoir qui gît dans ces éclats de lettres est un savoir dont on ne sait rien faire : c'est sa marque de fabrique. »

Dans une note concernant ces « signifiants non phonématiques » ainsi nommés par Anne-Lise Stern dans son séminaire *Camps, histoire, psychanalyse : leur nouage dans l'actualité européenne*, vous formulez pour la première fois votre question, qui, me semble-t-il habite toute votre œuvre. Voici ce que vous écrivez :

« Que l'horreur nazie ne puisse donner lieu à aucun savoir qui tienne à partir de ces éclats de lettres qui font retour dans l'actualité, ouvre une question que j'ose parce qu'elle interpelle la discontinuité Freud-Lacan : est-ce que ce ne serait pas *avec* Auschwitz que Lacan lirait Freud¹⁵⁵ ? » Avec est en italiques, donc souligné. Il n'est pas possible de lire Freud en oubliant l'horreur nazie. Lacan le lit après et avec. Et nous, maintenant, comment lisons-nous les deux, et les autres ?

Dans *La forclusion* vous parlez de « la figure meurtrière, transportée par l'actualité mass médiatique des camps de concentration¹⁵⁶. »

¹⁵⁴ S. Rabinovitch, *Écritures du meurtre, Freud et Moïse : écriture du père*, érès, collection « Scripta », 1997, 2004, p. 44.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 45, note 17.

¹⁵⁶ S. Rabinovitch, *La forclusion. Enfermés dehors*. érès, collection « Scripta », 1998, p. 86.

Dans *Les voix*¹⁵⁷, vous indiquez que la chute du Mur de Berlin a eu lieu le même jour que celui de la Nuit de Cristal cinquante ans auparavant. Cette actualité a pour effet que des voix disent « J'ai peur les nazis vont revenir. » Grande Histoire et petite histoire entrent en collision et font naître la peur du retour.

Il y a donc cette inscription de l'écriture de la psychanalyse dans cet après et dans cet avec. Être après ne dispense pas d'être avec.

Venons-en à l'ouvrage qui nous réunit ce jour. J'ai noté trois moments :

« Devons-nous oublier la suite d'Auschwitz pour essayer de le « penser » avec une empathie ou une acédie qui désespèrent de maîtriser la véritable image historique, celle qui brille de façon fugitive¹⁵⁸. » Penser est ici entre guillemets, est-ce pour indiquer et l'impensé, le laissé à penser comme on dit le laissé pour compte, et l'impensable ? Comment est-il possible de penser ici ?

« La distance qui nous sépare de ce qui a déchiré l'Europe au siècle dernier ne nous a pas rendu possible, jusqu'à présent, de penser Auschwitz sans l'écrire avec un « a » comme le proposait Anne-Lise Stern.

Aujourd'hui, trois générations plus tard, l'histoire de ce XXème siècle qui fut notre berceau commence seulement à s'écrire¹⁵⁹. » N'y a-t-il pas là la vibration secrète du livre : ce qu'il reste à penser et donc à écrire et qui atteint tous les psychismes, quoi qu'ils en ignorent ?

(...) « Dieu existerait au titre de n'importe quelle perception. Ouvrez la fenêtre et reniflez son odeur. L'odeur fécale du monde, l'anus mundi d'Auschwitz¹⁶⁰. »

Que sent notre monde ? Que ne sent-il pas ?

Ainsi, demeurent de l'impensé et de l'impensable, et nous n'en avons pas fini avec cette odeur. Ma question : qu'est-ce que la praxis qu'est la psychanalyse peut aider à penser, ou comment cette praxis peut aider à penser cela qui demeure innommable ? Y a-t-il donc une spécificité de l'analyse pour penser cette odeur fécale du monde ?

¹⁵⁷ S. Rabinovitch, *Les voix*, érès, collection « Point Hors Ligne », 1999, p. 139.

¹⁵⁸ S. Rabinovitch, *L'ange...*, *op cit.*, p 123.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 187.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 211.

Tout comme Lacan affirme que le sujet de la psychanalyse est le sujet de la science, ne dites-vous pas ici que le sujet actuel de la psychanalyse est le sujet d'après cette déchirure, qu'il le sache ou pas, c'est-à-dire que tous les psychismes en sont atteints, et que la pensée en est atteinte, qu'elle le veuille ou non, ce qui signifie qu'il ne peut y avoir de retour aux grecs, aux épicuriens, à je ne sais qui, vierge de toute histoire, et donc que ce que vous écrivez, c'est une pensée d'après, sans aucun pathos, mais bien une pensée qui tente de répondre à ce qui exige d'être pensé ? Sinon, la praxis qu'est la psychanalyse est une affaire de pacotille.

Michel Puech

Penser son sexe, l'expérience d'Antonin Artaud¹⁶¹

« Sous la grammaire il y a la pensée qui est un opprobre plus fort à vaincre, une vierge beaucoup plus revêche, beaucoup plus rêche à outrepasser quand on la prend pour un fait inné.

Car la pensée est une matrone qui n'a pas toujours existé. Mais que les mots enflés de ma vie s'enflent ensuite tout seuls dans le b.a.-ba de l'écrit... Moi poète j'entends des voix qui ne sont plus du monde des idées.

Car là où je suis il n'y a plus à penser¹⁶²»

C'est en ces termes qu'Antonin Artaud s'adresse dans les premières pages de *Préambule* en 1946 à Gaston Gallimard qui se propose de publier ses *Œuvres complètes*.

Les premiers signes de la psychose se sont manifestés assez tôt chez Artaud, dès l'âge de 19 ans il se plaignait de ce qui en seront les symptômes majeurs la « déperdition de pensée » et la douleur immense qu'elle provoque dans son corps. Cette perte de pensée produit ce qu'il appelle une dé-corporisation. Elle porte atteinte non seulement à l'intégrité de son cerveau mais aussi de son corps.

A un stade avancé de la maladie, il finira par habiter un corps sans organes et même plus de corps du tout. Il se trouve devant l'impérieuse nécessité de devoir se refaire un corps auto-engendré et par cette « réfection du corps » donner un lieu où ça pense. L'écriture en est pour lui le moyen.

« Ce qu'on appelle en moi l'homme c'est ma vie et c'est ce qu'il m'est impossible d'abandonner, mais je changerai

mon squelette,
mon cerveau,
mes poumons,

¹⁶¹ Intervention faite le 22 septembre 2017 à l'hôpital Montperrin d'Aix-en-Provence dans le cadre de l'EpSF.

¹⁶² Antonin Artaud (1896-1948), *Œuvres complètes*, Vol. 1, « Préambule », Paris, Gallimard 1984, p. 10.

mon cœur,
mon foie,
ma rate,
mes fesses,
mes intestins,
ma *colonne* vertébrale
et mon sexe.

Je garderai mon apparence externe avec modifications¹⁶³.»

« Quant à mon corps, je le ferai avec les os et la peau mais sans aucune particule de chair corporelle et charnelle...¹⁶⁴ »

Qu'advient-il lorsque la pensée n'a plus pour l'autre, valeur de réalité de témoignage scientifique comme chez Schreber par exemple ou poétique comme chez Artaud ? Lacan a expertisé Artaud à Sainte-Anne en 1939 et l'a déclaré définitivement fixé et perdu pour la littérature, alors il ne reste plus qu'une pensée folle, un délire par exemple ou poétique comme chez Artaud.

Quelle limite y a-t-il entre pensée banale, celle du quotidien, et pensée folle la « Matrone pensée » l'accoucheuse évoquée par Artaud, à quelles idées donne-t-elle naissance ?

« Ça pense plutôt mal, mais ça pense ferme : car c'est en ces termes qu'il (Freud) nous annonce l'inconscient : des pensées qui, si leurs lois ne sont pas tout à fait les mêmes que celles de nos pensées de tous les jours, nobles ou vulgaires, sont parfaitement articulées¹⁶⁵. »

Artaud sait sa pensée lui échapper, se scinder, être envahie par un autre (A),

« Au-dessus de la psychologie d'Antonin Artaud il y a la psychologie d'un autre qui vit, boit, mange, dort, pense et rêve dans mon corps. Je ne vis pas au milieu d'un concile de têtes, je ne pense pas dans un cénacle d'esprits, tous, autour de moi, aux écoutes, tous aux écoutes dans mon moi¹⁶⁶... »

¹⁶³ *Ibid.*, Vol. XIX, p. 98, colonne est écrit en italique dans le texte.

¹⁶⁴ *Ibid.*, Vol XXV, p. 221.

¹⁶⁵ J. Lacan « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 548.

¹⁶⁶ A. Artaud, *Œuvres complètes*, Vol. XIV, *op. cit.*, p.71.

Il est impératif pour lui de saisir une forme de pensée et d'« attirer l'attention sur la valeur réelle, la valeur initiale de sa pensée. » écrit-il à Jacques Rivière¹⁶⁷.

Le souci d'Artaud est moins celui d'une existence littéraire de son œuvre, que celui de savoir si cette œuvre fait exister réellement une pensée, un état d'esprit. Il s'agit de saisir le pouvoir de fixation de la pensée. Car ne pas le saisir ce n'est pas perdre une forme de la pensée mais c'est perdre toute la pensée. Pour arrêter de penser, il faut arrêter d'exister. L'option qu'il choisit est sa propre disparition ; si ce n'est par une mort réelle ou un suicide, ça n'en implique pas moins la perte de son identité et son remplacement par une autre. Il se déclare mort « Antonin Artaud est mort à Ville-Evrard en août 1939 » écrit-il en 1943¹⁶⁸.

Ses textes mettent également en évidence son refus d'inscription dans une généalogie, il repense son acte de naissance : « Je n'ai ni père ni mère, le réel et la nature sont des définitions, des conceptions, on ne m'y fera plus entrer. Je viens du **Néant** total et absolu de moi-même¹⁶⁹ ».

Affranchi de la filiation du père géniteur il signe ses textes Antonin Nalpas du patronyme de sa mère, ce qui souligne la primauté du féminin sur le masculin et l'attachement à la mère. Il reprendra son nom en 1943 pendant l'hospitalisation à Rodez. Débarrassé de l'aliénation de la langue maternelle comme véhicule de sens il invente un nouveau langage, une glossolalie qui n'est pas un néologisme et qui le dégage de tout usage commun de la langue. Il s'agit, dit-il « de substituer au langage articulé un langage différent de nature, dont les possibilités expressives équivaudront au langage des mots, mais dont la source sera prise à un point encore plus enfoui et plus reculé de la pensée¹⁷⁰. »

« J'ai une autre façon d'écrire sans mental avec le cœur, en une autre langue que le français¹⁷¹. »

Il va du phonétisable, la lettre, au non-phonétisable, le bâtonnet, en dessinant parfois au milieu du texte des éléments graphiques.

Son poème « cogne et foutre » par exemple s'achève par ces glossolalies :

¹⁶⁷ *Ibid.*, Vol. 1, *Textes surréalistes*, Gallimard, 1976, p. 28.

¹⁶⁸ *Ibid.*, Vol. X, Paris, Gallimard, 1974, p. 40.

¹⁶⁹ *Ibid.*, Vol. XV, p. 338 - Néant est écrit en gras dans le texte.

¹⁷⁰ *Ibid.*, Vol. IV, p. 131.

¹⁷¹ *Ibid.*, Vol. XVII, Paris, Gallimard, 1982, p. 15.

« Ya menin
Fra te sha
Vazile
La vazile
A te sha menin
Tor menin
E menin menila
Ar menila
E enema imen¹⁷². »

En quelle langue est pensée la pensée, le délire ? L'écriture est-elle le reflet d'une pensée ou exige-t-elle une traduction de la pensée ?

Lorsque le verbe est perdu, que les mots ont un sens incompréhensible pour l'autre dans la maladie, en quelle langue pense le patient ?

« Chez Socrate comme chez Pascal, il y a solidarité entre pensée et sensation. Au contraire, Guiraud n'en verra une qu'entre pensée et expression verbale. Qu'il soit néologisme, utilisation inusitée de mots, stéréotypie, le trouble du langage est secondaire à l'atteinte d'une pensée qui peut faire disparaître jusqu'aux structures grammaticale et syntaxique du discours : car le délire peut avoir sa propre langue¹⁷³. »

Pour Freud le délire est une tentative d'auto-guérison :

« Il rebâtit l'univers, non pas à la vérité plus splendide, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau vivre. Il le rebâtit au moyen de son travail délirant. *Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction*¹⁷⁴ »

Y a-t-il une construction pensée dans le délire ? Une folie lucide ? En tout cas, Freud veut mettre en avant une valeur « auto-thérapeutique » du délire.

Artaud se dit malade, atteint par une maladie qu'il nomme « impossibilité de penser ». Il ne se contente pas d'analyser sa maladie, il veut en guérir. Après avoir établi ce diagnostic il va devoir inventer un traitement particulier lui permettant de guérir qui va le faire passer par

¹⁷² *Ibid.*, Vol. XIV, Paris, Gallimard, 1978, p. 27.

¹⁷³ Solal Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste*, Paris, érès, 2017, p. 49.

¹⁷⁴ S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF 1975, p. 31. En italique dans le texte.

toute une réorganisation symbolique lui permettant de s'auto-engendrer, ce qui implique penser différemment les rapports entre l'homme et la femme et la fin de la sexualité telle qu'existante jusque-là, c'est-à-dire procréer sans avoir recours au coït.

Pour cette réorganisation symbolique Artaud construit un délire schréberien, quoique la dimension hallucinatoire fasse ici défaut, tout au moins n'est-elle pas évoquée ; un délire de transformation en un autre, La femme. Ce n'est pas une femme comme les autres, mais La femme, c'est-à-dire une figure de la narration et l'imaginaire délirant, une complétude de la castration. C'est à ce titre que Lacan dit d'Elle qu'elle n'existe que dans la psychose.

Artaud doit faire face à deux difficultés entre symbolique et réel : penser la « mort » du sujet avant le devenir féminin, et penser ce « devenir » féminin comme un devenir féminin soit la mise en acte de la construction délirante.

Contrairement à Schreber qui paraît céder volontiers sa virilité pour donner une nouvelle génération à l'humanité :

« Je serais curieux qu'on me montre quelqu'un qui, placé devant l'alternative ou de devenir fou en conservant son habitus masculin, ou de devenir femme mais saine d'esprit, n'opterait pas pour la deuxième solution¹⁷⁵. »

Artaud, lui, doit penser et réinventer un nouveau sexe lui permettant l'auto-engendrement, ce qui mettra son corps mortifié à l'abri de la jouissance de l'Autre persécuteur. Il n'a pas d'autre choix.

« Je vais finir moi aussi, si l'être ne finit pas et si je n'ai pas d'autre issue que l'être, par réaliser le désir charnel de me confondre avec ce féminin¹⁷⁶ »

Pour autant la position d'Artaud n'est pas encore définie. Dès 1945 il se positionne dans une sorte de polyvalence sexuelle qui lui évite l'émasculatation tout en lui donnant accès à la féminité : « Je ne suis ni mâle ni femelle, mais la femme est mon expression si l'homme est ma nature¹⁷⁷. »

Le fantasme d'auto-engendrement déclaré, il doit penser, inventer un sexe nouveau lui permettant d'être son père/mère et plus tard le mère/père de ses « filles de cœur » qui sont l'évocation de ses frères et

¹⁷⁵ D.P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1985, p. 151.

¹⁷⁶ Antonin Artaud, *Œuvres complètes*, vol. XV, Paris, Gallimard, 1981, p. 45.

¹⁷⁷ *Ibid*, vol. XVI, Paris, Gallimard, 1981, p. 65.

sœurs morts en bas âge. Il est donc en plus de mère/père frère de ses filles de cœur. « Moi antonin Artaud, je suis mon fils, mon père, ma mère, et moi¹⁷⁸. »

Le tissu serré des catégories binaires du sexe ne répond pas à cette transformation en mère/père, il ne s'agit pas d'être sujet avec les deux sexes physiologiques, mais de posséder un seul sexe qui corresponde à la fonction des deux où le féminin recouvrirait le masculin. Il s'agit pour lui de se re-conformer « biologiquement » un corps doté d'un sexe opposé à son sexe anatomique, sans renoncer à celui-ci.

Penser son sexe c'est l'écrire. Ce qui ne peut pas être inscrit dans le corps, Artaud le donne à lire.

Artaud invente un « quatrième » sexe ni masculin, ni féminin, ni troisième sexe - à ce propos Freud n'a pas soutenu l'idée d'un troisième sexe et reste sur une binarité actif/passif. Artaud englobe dans un sexe féminin son sexe masculin, le féminin prend toujours le pas sur le masculin.

« Je suis une femme, moi, et j'engendre mon ome, mon être, mon zob par mon con¹⁷⁹. »

Le délire est une tentative de guérison dans la psychose, Artaud veut guérir. Lorsque la pensée courante se recouvre de la pensée folle, se penser d'un autre sexe, penser pouvoir accéder à une autre jouissance inconnue, une jouissance du côté de la femme, cela permet-il d'échapper à la submersion de jouissance venue de l'Autre intrusif ? Et à restaurer son être ? « L'être ne commence pas par l'âme, il se fait par la forme d'un corps principe que j'anime peu à peu et pousse jusqu'à la femme¹⁸⁰ ».

La « Matrone pensée », la sage-femme, la mère, doit permettre à Artaud d'accoucher d'un corps nouveau mais pourquoi féminin ?

Solal Rabinovitch écrit page 42 de *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste* :

« S'il n'y a en effet pas d'équivalence entre les troubles de la pensée et les troubles de la sexualité, il y en a une entre l'affect d'une pensée troublée et une passivation de la sexualité¹⁸¹ ».

C'est ce qui soutient ma question :

¹⁷⁸ *Ibid*, vol. XII, Paris, Gallimard, 1974, p. 77.

¹⁷⁹ *Ibid*, vol. XVII, Paris, Gallimard 1982, p. 242, dans une note page 311 du volume, il est indiqué que ome est écrit en surcharge sur âme dans le manuscrit.

¹⁸⁰ Antonin Artaud, *Œuvres complètes*, vol. XXI, Paris, Gallimard, 1985, p. 219.

¹⁸¹ Solal Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste*, op. cit., p. 42.

Est-ce que le sexe ça se pense et à le penser pourquoi l'articuler au féminin, à cette « femme toute » qui serait non châtrée et qui n'existe que dans la psychose comme le soutient Lacan ? Et à ce « principe du pousse-à-la femme » qui anime Artaud ?

Théophile Gautier dans son roman, *Mademoiselle de Maupin*, écrit :

« Qu'est-ce qu'un homme ou une femme ? Une âme soumise à la tyrannie d'un corps ou une création de l'esprit libre de changer d'enveloppe ? Il fait dire à son personnage « En vérité, ni l'un ni l'autre de ces deux sexes n'est le mien ... je suis d'un troisième sexe à part qui n'a pas encore de nom¹⁸² ».

Comment faut-il entendre l'équivalence qu'il y a entre l'affect d'une pensée troublée et une passivation de la sexualité ?

Et qu'est-ce qui pousse le sujet vers une solution qui serait la féminisation dans la psychose ?

Je termine avec cette question.

¹⁸² Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin*, Paris, Flammarion, 1966, p. 356.

Cédric Pradelles de Latour¹⁸³

Penser la consistance d'un discours en question¹⁸⁴

Dans votre livre, Madame Rabinovitch, vous prenez le parti de faire du lecteur le témoin de dialogues croisés entre philosophes, discours de fous et aliénistes. Vous montrez comment la pensée folle au cours des âges a conduit les philosophes et les aliénistes à penser la pensée.

Vous montrez également comment chez quelques philosophes choisis, pensées raisonnantes et hallucinations coexistent. Que ce soit une voix familière pour Socrate, qui dessine une frontière entre sensoriel et psychisme ou l'hallucination de Pascal qui n'enrayera pas l'exercice de la raison. Vous montrez que cette proximité n'empêchera ni au premier d'amorcer le début du raisonnement, ni au second de distinguer l'esprit du corps et de faire de l'être le support de la pensée.

Vous montrez encore que Kant dans son dialogue à distance avec Swedenborg dessine une limite afin de séparer une pensée folle d'une pensée normale. Kant tente ainsi de construire une métaphysique qui questionne cette proximité entre raison et délire. « Empêcher le délire de glisser à l'intérieur de la raison, et empêcher la raison de se faire le défenseur du délire¹⁸⁵ ». La solution Kantienne, reprenez-vous, consiste à supprimer des pensées plutôt qu'à les laisser être. Cet exercice d'abstraction semble indissociable de l'expérience mélancolique, car, comme vous l'indiquez *la loi morale kantienne* « s'insère au point même où la mélancolie, nous détache du sensible¹⁸⁶ ». Vous montrez ainsi qu'il ne semble pas y avoir d'issue métaphysique à dissocier idée et sensation car les limites de la pensée se confondent avec celle de la perception. Vous semblez indiquer que c'est d'un même lieu psychique que cela part.

Avec Schreber un autre pas est franchi. Le fou se trouve un interlocuteur : « D'ores et déjà » reprenez-vous, « je considérerais comme une grande victoire de ma subtilité dialectique de pouvoir, grâce au présent

¹⁸³ Psychologue clinicien.

¹⁸⁴ Question posée à Solal Rabinovitch.

¹⁸⁵ Solal Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste – une affaire de pensées*, érès 2017, p. 28.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 29.

travail (...), obtenir un résultat et un seul : celui d'éveiller chez les médecins le doute¹⁸⁷ (...) ». Éveiller le doute chez son médecin, c'est chercher à le convaincre. « Certes il sera entendu et libéré, mais sans obtenir d'eux la conviction de la réalité du complot. [...] un hiatus entre pensée délirante et pensée des spécialistes du délire s'est inscrit¹⁸⁸. » « La racine du transfert dans la psychose se constitue ici¹⁸⁹ » dites-vous.

Avec Schreber encore, vous montrez comment Freud théoriserait la paranoïa. De son côté Lacan, s'appuyant sur les avancées de Gaëtan de Clérambault, puise chez lui l'idée que le langage est créateur de folie : avec les *Mémoires* de Schreber, Lacan installera le grand Autre de la parole ce qui lui permettra d'énoncer « que la folie est un phénomène de langage¹⁹⁰ ». On perçoit ainsi la coupure qu'introduit Lacan avec la psychiatrie : ce qui fait la folie ce n'est pas l'affect, ni la perception, mais le langage. Vous le rappelez, et c'est important parce qu'on ressent de plus en plus dans les institutions, qu'à chaque « trouble » apporté par les patients, correspond une réponse qui occulte toute possibilité de penser, ne serait-ce que la demande.

« Le sujet verbal ... [qu'est Schreber] dans cette expérience d'écriture » fabrique une théorie sur la transformation corporelle pure, « perception voluptueuse ou douloureuse¹⁹¹. » « Pour une part, la pensée de Schreber construit le délire et l'adresse au lecteur ; pour une autre part, elle est elle-même expérience de la volupté dénoncée dans le délire. La cogitation qui s'y écrit tente à la fois d'expliquer le délire (l'attitude de Dieu) à son égard et de rendre compte de ses liens intrinsèques avec la jouissance. Dieu jouit de l'être passivé de Schreber¹⁹² [...] » « La paranoïa donne corps à cette jouissance de l'Autre absente¹⁹³. (...) » Ce « donner corps » dites-vous « participera dans le Lacan de 1977 d'une mise en continuité du réel, dont font partie les corps, et de l'imaginaire, part visible du réel (...). L'identification de la jouissance de l'Autre, enserrée entre réel et imaginaire, comporte paradoxalement une absence de l'altérité¹⁹⁴. » Puis vous indiquez quelques pistes de travail pour le psychanalyste : « C'est

¹⁸⁷ *Id.*

¹⁸⁸ *Id.*

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 30.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 39.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 34.

¹⁹² *Ibid.*, p. 32-33.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 34.

¹⁹⁴ *Idem.*

dans cet écart exigü entre l'absence d'altérité et la jouissance du corps comme seul accès à une altérité que doit travailler l'analyste¹⁹⁵. » Votre proposition d'intervention repose sur une tripartition des consistances : imaginaire, symbolique et réel insérés dans un nœud de trèfle. « (...) selon la consistance qui fait le nœud », dites-vous, « on aura affaire à un délire [c'est du symbolique, S] S, à un caractère, une personnalité [c'est du Réel, R] R, ou à un réseau interprétatif [C'est de l'imaginaire, I] I¹⁹⁶. » « Issue de l'expérience », indiquez-vous encore « l'élaboration théorique a des implications dans la pratique » et vous proposez au psychanalyste, de « se faire l'interlocuteur (et non persécuteur) du délirant, dénicher les points figés du refoulement chez le caractériel, ou rendre inconsistante la toile interprétative¹⁹⁷. »

En indiquant ces pistes de travail pour le psychanalyste, vous serait-il possible d'explicitier votre pensée afin de permettre aux cliniciens, soignants et autres professionnels qui interviennent dans les institutions de s'appuyer sur l'élaboration théorique que permet la praxis de la psychanalyse, pour continuer à penser dans notre pratique quotidienne, le discours qui nous est adressé ?

¹⁹⁵ *Id.*

¹⁹⁶ *Id.*

¹⁹⁷ *Ibid.*, p.35.

**Sous la forme d'une conversation avec Solal, commentaire du
« Dialogue psychotique »¹⁹⁸**

Je me tiendrai au commentaire du paragraphe « Le dialogue psychotique¹⁹⁹ » du chapitre « L'étoffe de la cure », auquel Jacqueline Mathieu m'a assigné. Sage précaution, propre sans doute à contenir les débordements tous azimuts auxquels je me suis livré à Paris, dans une communication sans titre heureusement.

Une certaine lecture s'impose d'elle-même. Il ne s'agit pas d'une méthode mais d'une organisation du texte qui pousse littéralement à l'association des idées. Ce livre dans son ensemble est une sorte de machine à associer, donc à analyser... Si on rate cette disposition très particulière, on passe à côté de l'affaire. Reste à la maintenir à cette place et lui éviter le destin d'une « machine à influencer » comparable à celle où Tausk s'est perdu...

Le dialogue psychotique donc... sauf à considérer que l'idée de dialogue est elle-même assez folle, je ne suis pas très loin de cette conception simpliste... si l'on pense par exemple que personnalité et paranoïa sont équivalentes, on est sur cette pente... Sauf à prendre en considération cette idée, flottante il faut bien le dire, on comprend mal la signification du syntagme : « le dialogue psychotique ».

C'est évidemment un piège qui dit en creux la thèse de l'auteure. Rabattre l'énoncé à ce qui serait une platitude : « le dialogue avec le psychotique », est bien sûr la première trappe à éviter ! Parce qu'avec le personnage en question, j'allais dire en fonction, il n'y a pas de dialogue, il n'y a pas de symptôme (au sens de symptôme pathognomonique de la psychose), il n'y a pas de fantasme, il n'y a pas de formations de l'inconscient et de surcroît le délire ne dit rien, ...rien d'autre que lui-même ; il fait, c'est-à-dire qu'il se manifeste dans le registre de l'acte, mieux encore, du mouvement.

¹⁹⁸ L'auteur ayant souhaité conserver la forme orale de son intervention, les notes de bas de page sont, s'agissant des livres de S. Rabinovitch, introduites par la rédaction.

¹⁹⁹ S. Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste- Une affaire de pensées*, érès, 2017, p. 225.

De plus on trouvera dans la suite immédiate du premier paragraphe l'idée que la question du sujet se résout pour le psychotique dans « le désarroi et le trop d'être », c'est-à-dire qu'elle est pour le moins mal assurée.

Quoiqu'il en soit, cet « il n'y a pas » généralisé est une formule provocatrice. Ça a de la gueule le « il n'y a pas » ! C'est une sorte de massue assertive... Notre maître lui-même... le nombre de choses qu'il n'y avait pas selon lui... heureusement ça n'empêche pas d'exister comme disait l'autre... Et en plus, quel bonheur, le « *yapa* » c'est facile à répéter.

Mais, c'est aussi une formule qui exige quelques arguments, au moins pour dire ce qu'il y a, là où l'on a pointé l'absence. Ça, c'est une autre complication.

S'il n'y a pas de dialogue, de fantasme, de formations de l'inconscient dans la psychose (qui sont, au passage, le produit du refoulement originaire), il y a ce que nous pouvons nous représenter comme effets de la forclusion (qui est schématiquement dans la psychose en place du refoulement originaire). Cela entraîne dès lors de mettre en place des outils, instruments et concepts, susceptibles d'opérer dans le champ de la psychose. Trop brièvement, pour le mécanisme, cela porte un nom : « l'actuation », et, pour les productions qui s'en déduisent ce sont des actômes et des formations moïques. Nous reviendrons dans la discussion sur ces propositions qui sont depuis longtemps provisoires.

Elles sont là aujourd'hui pour souligner que l'émergence d'un concept nouveau, en l'occurrence celui de forclusion lorsque Lacan le fait advenir, a des conséquences majeures pour départir la psychose des autres états du psychisme. Dans son ouvrage intitulé « La forclusion. Enfermés dehors²⁰⁰ », Solal indique ce que le terme de sujet psychotique comporte de radicale hétérogénéité avec la notion plus familière pour reprendre ses termes de sujet de l'inconscient. Je la cite : « Un père, un nom, une voix », ce sont les termes de l'opération qui permet au sujet de s'approprier le langage. On trouve chez Lacan le témoignage de cette séparation, comme disait Allouch²⁰¹, que Lacan appelle de ses vœux : « une psychanalyse du moi, différente d'une psychanalyse de l'inconscient, susceptible pour

²⁰⁰ S. Rabinovitch, *La forclusion-Enfermés dehors*, érès, coll. Scripta, 2000.

²⁰¹ J. Allouch, « Un pas ou deux... dans l'abord de la paranoïa », « La discoursivité », *Littoral* N°9, 9 juin 1983 – cf. J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Seuil coll. Points Essais, 2015, p. 280.

autant qu'elle parvienne à se constituer comme telle, de fournir les moyens d'un abord thérapeutique des psychoses ».

On le voit, névrose et psychose (il faudra revisiter ces termes) sont dans un rapport de fondamentale disparité qui confine jusqu'à leur séparation dans l'exercice même de la psychanalyse...

Je m'aperçois que je n'en suis qu'au titre du paragraphe...alors que le temps m'est compté. Mais au moins arrêtons-nous à la première phrase : « Autre est l'expérience de la pensée dans la psychose » point-virgule !

Bonheur de la calligraphie et de ses règles, c'est un grand A qui inaugure cette déclaration... Un grand Autre donc au principe de l'accès au langage ! La pensée dans la psychose est donnée d'emblée comme problématique au point où le langage s'organise et d'où le sujet s'origine. Page 76 de « La forclusion » Solal indique : « le procès de la forclusion que le retour du forclos, un retour hétérogène à l'abolition même de ce qui le produit : c'est dans le temps de l'actuel, du réel à la place du signifiant ». La pensée folle s'inscrit donc dans une dimension instable, alors qu'au début du livre elle est mise en quasi continuité avec la pensée familière, s'installe ici une frontière infranchissable entre les deux, partant, entre névrose et psychose...

Le début de la phrase suivante : « Toute parole de l'analyste... », répond presque en écho dans le vide que la première phrase a foré, que cette parole fût- elle toute, ne trouvera que le silence pour annuler toute prétention à quelque effet... jusqu'à attendre chez l'analyste, comme nécessité plus que comme méthode : « le rien du moi » ... ce qui nous renvoie précisément à la psychanalyse du moi que j'évoquais tout à l'heure.

Ces trois prélèvements n'ont pas pour but d'expliciter les énoncés de l'auteure. Ce ne sont que des exemples qui montrent que ce livre est structuré par une écriture qui est le ressort du propos.

Il s'agit de littérature.

Il y a quelques temps, une béatitude, à moins que ce fût une suffisance, épinglait tel propos de cette sentence vulgaire : « tout ça n'est que littérature ! ». Eh bien, Solal nous indique sans aucun doute qu'il s'agit dans l'écrit des psychanalystes de littérature, voire de poésie.

J'aurais voulu terminer par le commentaire de cet « autre mental » et de cet « autre non spéculaire » rétifs aux identifications parce que se manifestant sur fond de réel... nous ferons cela je l'espère dans le temps des questions...Quoi qu'il en soit le suspense est souhaitable...

L'invention du mental

Du livre de Solal Rabinovitch on peut dire ce qui est affirmé de la cure dont il est question p. 153 : « [il] aura eu le temps pour partenaire, l'étendue psychique pour laboratoire, et la poésie pour couleur ».

Non par hasard : car cette cure est reprise d'un livre précédent daté de 2006, *La folie du transfert*²⁰². Avec une précision, dix ans plus tard : le cas est maintenant défini comme étant non celui de la patiente, mais comme celui de l'analyste qui conduit la cure. La perspective a basculé. Cette bascule est passionnante à suivre.

Le présent livre parle donc d'expérience. C'est aussi, du même geste, un livre de culture et de pensée. De culture : on n'y rencontre pas seulement les personnages qu'annonce le titre : des anges, des fous, des savants et des psychanalystes, mais aussi des peintres, des écrivains, des philosophes, de grands psychiatres d'autrefois, et même, ni hommes ni anges (encore que nous ayons appris à l'Institut de théologie qu'aux anges poussent des ailes à certaines époques), un peuple d'animaux. Ce peuple fait ses cris, ses frôlements et ses images. D'où viennent-ils ? Qui sont-ils ? Voici la truite de la névrose, qui « s'immobilise lorsqu'on lui caresse le ventre à la sauvette²⁰³ » ; voici un chien qui pense avec sa truffe ; des sangliers mêlés à des fantômes ; un cheval pressenti dans la pierre ; les chevaux ailés de l'entendement et les oiseaux de la fausseté ; un esturgeon aussi -énorme- rendu fou par l'odeur du fleuve (un animal peut donc devenir fou) dans une opération de passage de la vie à la mort. Passage qui fait écho à la question : « On peut penser des choses qui n'existent pas, comme Dieu, mais comment penser des choses qui existent, comme la mort ?²⁰⁴ ». D'où viennent donc ces animaux ? Du délire ? D'une vision à la William Blake (Blake vit Dieu à l'âge de quatre ans, il hurla ; il vit aussi

²⁰² S. Rabinovitch, *La folie du transfert*, érès, collection « Scripta ». « Elle » apparaît p. 97 et suiv. ainsi que 157 et suiv. Les prodromes du « mental » se trouvent déjà dans *La folie du transfert*.

²⁰³ S. Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le poète- une affaire de pensées*, érès, 2017, p. 222.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 207.

un arbre plein d'anges ; une autre fois le fantôme d'une puce) ? Du rêve, du cauchemar ? De la fabrique du préconscient ? Est-ce qu'ils ressortissent au symbolique, comme dans un mythe amérindien, ou à l'imaginaire, ou plutôt au réel ?

Un livre de pensée. Cela est manifeste à tout moment et n'étonnera personne, mais je voudrais mettre l'accent sur l'événement conceptuel qui se produit à la page 104. Solal Rabinovitch y déclare, le baptisant : « J'appellerai *mental* ce lieu psychique ni tout à fait conscient ni tout à fait préconscient que peuvent traverser des fulgurances verbales inconscientes, et qui échappe aux négations constitutives du sujet (déli, forclusion, refoulement) ; il est le lieu de la perlaboration, lieu aussi où peut s'entendre sans s'y perdre l'intervention de l'analyste (sans être refoulée ni rejetée), lieu enfin que peut affecter une 'maladie de la mentalité' au sens lacanien, ou cette 'maladie mentale de l'intelligence pure' évoquée par Ferenczi. Au sens freudien, le mental serait l'« étendue » de la psyché, une étendue coordonnée au temps. L'espace mental est le lieu où la pensée n'est encore qu'image. C'est également le lieu que peut affecter l'inhibition²⁰⁵ ».

Certes les étayages doctrinaux ne manquent pas (Lacan, Ferenczi, Freud), on le constate, mais regrouper de cette façon autant de déterminations revient à inventer quelque chose qui, à tout prendre, n'existait pas avant. Un repérage du terme « mental », de ses usages dans l'œuvre de Lacan, vaudrait ici la peine : Christian Centner, qui a réalisé les dessins borroméens de *L'ange...*, m'en signale une occurrence au moins dans le séminaire *L'insu...* Elle concerne le nœud.

Ma question est donc : à quelle nécessité correspond l'invention du « mental » ? Chemin faisant, des jalons la précisent : l'espace mental est le lieu de la construction²⁰⁶ ; c'est « la part intellectuelle du préconscient, la chambre d'écho où viennent résonner les queues de pensées²⁰⁷ ». Plus loin : dans la névrose, la saisie d'un refoulé le transforme en mental ; plus loin : une vision mentale rend « visible le réel de la structure », il se produit alors une « vue » du « cœur des pensées » ; plus loin : l'œuvre de la perlaboration est « la traduction du pulsionnel en mental », c'est-à-dire en

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 104-105.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 108.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 111.

« savoir non refusable²⁰⁸ » ... Tous ces emplois, ainsi, développent la première définition.

C'est en suivant cette ligne que m'est apparu, rétrospectivement, l'intérêt du passage sur Kant au début de l'ouvrage. Car que signifie *Critique de la raison pure*, sinon précisément que pour Kant il ne peut y avoir ni visibilité du réel de la structure (ce qu'il appelle dans son langage « intuition intellectuelle »), ni vue du cœur des pensées ? Sous ce rapport je soutiendrais que Freud et Lacan sont « kantien », au sens de « l'ombilic du rêve » qui reste indémêlable, ou de l'objet *a* dont on ne connaîtra jamais que des « éclats » phénoménaux à jamais disjoints du « noumène » inaccessible qu'ils supposent pourtant.

Mais peut-être le « mental » est-il plutôt à situer du côté de ce que Kant appelle le « schématisme des concepts purs de l'entendement », c'est-à-dire de la nécessité de concevoir un mécanisme (ou troisième terme) par lequel ces concepts purs, comme par exemple la causalité, qui n'apparaît dans aucune intuition, s'appliquent cependant aux phénomènes. Tel est le « schème transcendantal », assez proche, d'une certaine façon, de l'« image » selon Solal Rabinovitch : Kant précise qu'il relève d'« un art caché dans les profondeurs de l'âme humaine ». Et c'est bien une sorte d'image puisqu'il est comparé dans la *Critique de la raison pure* à un « monogramme²⁰⁹ ».

Mais tout dépend ici d'une expérience nommée dans le livre « dialogue psychotique », expérience (qu'on pourrait aussi qualifier de « technique », ou d'art), dont l'analyse et le récit se donnent à lire en toutes lettres et qui est, si j'ose dire, la vraie clé de Sol. C'est là que se décide la question des pensées qui se « voient » et qui se « touchent » dans l'étendue psychique, c'est-à-dire la question du « mental ».

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 110-111.

²⁰⁹ E. Kant, *Critique de la raison pure*, PUF, 1967, p. 150.

Écho...

Aux lecteurs de *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste. Une affaire de pensées.*

Avoir écrit ce livre vous invite à y trouver de quoi rêver, de quoi rire, de quoi penser. Dans sa profondeur, l'écriture occupe un vide que bordent les marges et les blancs des feuilles. De ces bords de vide, des pensées se lèvent en silence, dans la discontinuité de vos lectures. Dans leur glissade sur le papier, où on veut les coucher, se lèvent d'autres pensées. Et le fou comme le savant les regardent se former entre les feuilles du livre, chaque fois qu'elles rencontrent des pensées étrangères. Si une affaire de pensées, c'est l'affaire du psychanalyste, c'est aussi l'affaire d'un poème dans sa forme, d'un concept dans ses arêtes, d'une science ou d'une rêverie dans ses confins. Elle peut glisser aussi dans la fêlure de l'intimité d'une blessure, ou de l'extase d'une abstraction.

La pensée partage avec le corps une matière aussi souple que l'étoffe, le pas, le souffle, les doigts. Dans la marge du temps inaccompli, le livre attendait la finesse, voire le tranchant, de vos lectures comme un événement de pensée. D'une pensée du livre au lecteur, d'une pensée qui se prolonge dans l'autre qui la poursuit, le chemin sera parcouru.

Le livre, son écriture, sa lecture, rive leur tresse aux mailles du temps, y cherchant une continuité mentale. Le presque du livre - presque à écrire, presque écrit - poursuit son inaccomplissement auprès de vous, ses lecteurs. Foisonnante, chaque lecture réécrit l'absence d'une présence ou redessine le vide laissé par une jachère. Jamais retour sur l'écrit, jamais re-totalisation, la lecture disperse. Elle ne surcharge pas l'écriture mais la questionne. Ce qui y est lu n'est pas ce qui est écrit ; toute lecture consiste déjà à réécrire un autre texte plus lisible que le premier, qui restera dans son silence.

Ainsi l'Ange aura-t-il fait ce qu'il dit, annonçant vos propres pensées.

Merci à vous toutes et à vous tous.

Mots trouvés

Deux poètes rencontrés au détour de lectures nous redonnent le familier de chaque jour. L'anagramme et l'aphorisme pour le plus quotidien.

L'interprétation des rêves

Viens, il est tard. Ton repère
s'étire vitre. On sent le drap,
lèvres, se tendre partition :
le vêtir, on se perd étreints,
poteries, l'instant de verre,
pervers étale, on s'interdit,
tenté, la rive des ports. Rien
n'est arrivé. On est dit. Perle
ton désir épars. L'être vient.²¹⁰

Michelle Grangaud

Comment, à citer scrupuleusement
les mots d'un homme,
on sera passé totalement à côté – c'est
que l'homme lui-même
était à côté.²¹¹

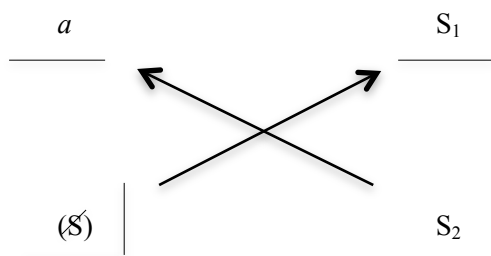
André du Bouchet

²¹⁰ *Memento-fragments, anagrammes*, P.O.L, 1987, p. 14.

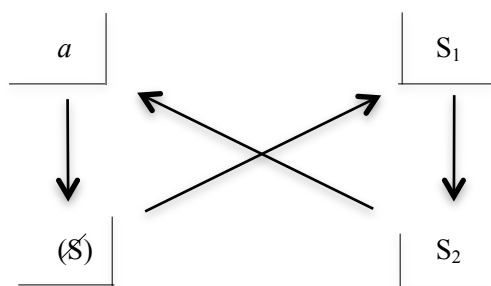
²¹¹ *La peinture n'a jamais existé. Écrits sur l'art 1949 – 1999*, Paris, Le Bruit du Temps, 2017, p. 259.

Erratum : dans le Carnets n°108, p.135

Le schéma suivant :



est à remplacer par celui-ci :



Note aux auteurs

La rédaction des *Carnets* vous remercie de bien vouloir respecter ces quelques recommandations quant à la présentation des textes que vous lui adressez :

- Les titres de livres sont à composer en italique (par exemple, *Écrits*, de Jacques Lacan), en revanche les titres d'articles insérés dans un ouvrage sont à composer en romain, avec des guillemets (« Propos sur la causalité psychique », « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », etc.).
- Les mots en langue étrangère sont à composer en italique (*Verneinung*, *Hilflosigkeit*, etc.).
- Les citations sont à composer en romain, entre guillemets. Merci de penser à vérifier leur exactitude. L'appel de note doit venir avant la ponctuation et le guillemet fermant.
- En ce qui concerne la présentation des notes, celles-ci doivent comporter, en premier lieu, le nom de l'auteur, suivi du titre du livre (ou de l'article, puis de l'ouvrage dans lequel il est inséré), du lieu d'édition, du nom de l'éditeur, de la date de publication, et enfin de la page de référence de la citation (J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. xx. Ou : S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1987, p. xx.).
- Il est demandé aux auteurs de proposer des mots-clés, pour faciliter la recherche lors de la mise en ligne des *Carnets*.

Les textes pour les *Carnets* doivent être envoyés à :

Anna Arrivabene
E-mail : annaarrivabene@gmail.com

CARNETS
de l'Ecole de psychanalyse Sigmund Freud

BULLETIN D'ABONNEMENT

Date :

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

.....

CODE POSTAL :

VILLE :

TÉL. :

EMAIL :

Abonnement aux *Carnets* pour un an (5 numéros, n° 106 à 110) : 70 Euros.

De préférence, veuillez régler par virement, au **compte bénéficiaire** suivant :

1. Si vous payez depuis la France :

Iban: FR76 3006 6106 9100 0107 7740 172

2. Si vous payez depuis l'étranger :

Iban + Bic de la banque bénéficiaire : CMCIFRPP.

Paiement à l'ordre de l'EpSF avec en communication :
abonnement aux *Carnets* + votre nom.

Sinon, joindre un chèque bancaire ou postal à l'ordre de :
École de psychanalyse Sigmund Freud, les *Carnets*,
14, boulevard de Clichy, 75018 Paris.

